MEMOIRS D'UN ARTISTE

SOUVENIRS

DE

J. BRUNSCHWEILER

mémoires d'un miniaturiste
mise de la fin du 18e siècle.

LES

DÉBUTS D'UN ARTISTE

LES DÉBUTS D'UN ARTISTE

SOUVENIRS

DE

JOACHIM BRUNSCHWEILER

GENÈVE

IMPRIMERIE JULES-GUILLAUME FICK

1873

Digitized by the Internet Archive
in 2014

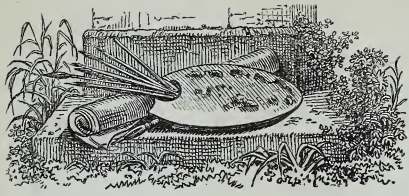
https://archive.org/details/lesdebutsdunarti00brun

Le récit que nous traduisons a paru, en 1868, dans les Mémoires de la Société d'histoire de Thurgovie. L'éditeur de cette autobiographie, M. J.-A. Pupikofer, affirme qu'au commencement du siècle, une miniature de Joachim Brunschweiler était le présent de noces le mieux reçu d'une fiancée; il ajoute que le mérite artistique de

ces portraits justifie pleinement la vogue qu'ils eurent en Souabe et dans la Suisse allemande.

Rentré au pays en décembre 1820, Brunschweiler se fixa d'abord à Saint-Gall, puis après 1830 à Frauenfeld, où il ouvrit un magasin d'objets d'art. L'entreprise ne prospéra pas, et le vieux peintre finit par se retirer dans son village natal, auprès de proches parents qui l'entourèrent de soins dévoués. Ce fut là qu'il termina sa longue carrière le 12 novembre 1853.

E. F.



CHAPITRE PREMIER

ENFANCE. — LE SECRET. — LE VOYAGE D'ARTISTE. — AVENTURES.

Erlen, village protestant de la riante et fertile Thurgovie, compte treize feux. Il doit en bonne partie sa prospérité industrielle à la famille Brunschweiler, qui vint s'y fixer dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. L'église construite en 1763, le fut presque en entier aux frais des Brunschweiler, générosité qui compromit à tout jamais leur fortune.

Mon père, Ulrich Brunschweiler, était doué de facultés brillantes, passionné du vrai, du beau, du bien, aimé et estimé pour ses connaissances variées ; il se plaisait à les mettre au service d'autrui, sans nulle idée de lucre. La fortune qu'il avait à attendre de ses parents le dispensait de gagner son pain. Il épousa, en 1768, une aimable Thurgovienne de la campagne, Barbara Péter, de Hatterschweil : union heureuse, comme je pus m'en convaincre à l'âge de discernement.

Né le 5 mars 1770, je reçus au baptême un prénom rare, celui de Joachim. J'étais un enfant fort éveillé, si j'en crois les auteurs de mes jours : à neuf mois je trottinais tout seul ; à deux ans je grimpais au haut d'un cerisier. De bonne heure on me préserva de l'oisiveté et des mauvaises compagnies, je ne restais pas une minute désœuvré, les occupations instructives alternaient

avec les jeux innocents de l'enfance. A trois ans j'allais à l'école ; au retour, on me donnait du coton à éplucher. A mesure que je grandissais, mes parents exigeaient davantage. Dès l'âge de cinq ans ma tâche quotidienne, après l'école, fut de filer une demi-botte de coton, ce qui était déjà bien honnête. Le reste de mon temps était consacré à l'écriture courante ou au tracé de ces belles initiales gothiques, ornées de traits compliqués et encore usitées alors, dernier vestige de l'art des calligraphes avant l'invention de l'imprimerie. Quel bonheur de dessiner ces lettres majestueuses ! Telle était à six ans mon habileté dans ce genre, que mon propre maître d'école, s'avouant dépassé, me chargea d'exécuter des initiales grotesques d'après ses indications. Cela me valut quelque renom ; où que j'entrasse, on s'empressait de me mettre un morceau de craie à la main, car la table

(du moins dans les maisons aisées) consistait en une grande plaque de marbre noir entourée d'un cadre ; c'était un plaisir de dessiner là-dessus. Comme témoignage de satisfaction, l'assistance allait parfois jusqu'à de petits cadeaux.

Ainsi ma première enfance s'écoula dans un développement harmonique de l'esprit et du corps ; mais à partir de ma huitième année, le labeur excéda souvent mes forces. Il fallait aller aux champs en été ; or, si la belle nature offre des charmes ineffables, le travail agricole est rude néanmoins, surtout en Thurgovie où le sol, très-dur, se laboure en général à la main ; les charrues attelées de bœufs et de chevaux y sont, en effet, plus rares que dans les cantons qui se livrent à l'élève du bétail. Le poids des outils et la fatigue de la posture m'éprouvaient beaucoup.

Qu'était-ce cependant à côté des en-

nuis de l'hiver, morne saison qui me confinait dans une sombre et humide cave de tisserand ! Mon père, avec son adresse ordinaire, avait arrangé le métier à ma taille, sinon à mon gré, car je ne pouvais me faire à l'idée d'être tisserand. Plusieurs années de cette captivité souterraine n'étouffèrent point mes goûts. Toute la semaine je soupirais après le dimanche, moins par haine du tissage que pour être libre de dessiner soit des fleurs, soit de belles maisons ; je les enluminais des plus vives couleurs et vendais ces peintures un pfenning pièce aux enfants du voisinage, qui s'en faisaient des signets ; souvent la recette d'un dimanche s'élevait à plusieurs batzen, somme qui me paraissait énorme. Un monceau d'or, aujourd'hui, me rendrait moins heureux.

En 1782 (j'avais douze ans), nous reçûmes la visite d'un parent, peintre de

portraits à Stuttgard. J'examinai d'un œil curieux ses crayons, ses couleurs, tout son attirail, et la vue de ses ouvrages, quoique je n'entendisse rien à l'art, fortifia ma vocation. Le travail manuel m'inspirait du dégoût, tandis qu'un peintre me semblait un être surnaturel, initié aux secrets de la divinité. Je m'en ouvris à mon père qui, je dois le reconnaître, s'empressa de favoriser mes projets. Il requit les conseils et l'aide de nos parents plus aisés. mais leur avis me fut contraire. « Donnez à votre fils un métier, dirent-ils ; faites-en un ébéniste ou bien un tourneur, cela vaut mieux que la peinture. » Plusieurs refusèrent net de s'occuper de mon avenir. Toute la bonne volonté de mon père demeura donc sans résultat, et je retombai dans la cave du tisserand comme le pauvre Jonas dans le ventre de la baleine.

Je n'en crayonnais pas moins à cha-

que instant de loisir ; les murs de ma prison détestée se couvrirent de dessins. Frappé d'une telle persévérance, un de mes cousins, M. le docteur d'Erlen, crut tout concilier en suggérant l'idée de me faire apprendre l'horticulture. J'y consentis sans trop de peine, dès que je sus qu'un jardinier avait à peindre les fleurs. Mon père écrivit à un fameux horticulteur de Stuttgard ; la réponse qu'il reçut n'était guère encourageante. « Un jardinier, y disait-on, doit réunir des connaissances très-variées, être versé dans l'histoire naturelle, la météorologie, l'agriculture, et surtout posséder sur le bout du doigt la botanique, dont les détails vont jusqu'à l'infini. Quant à la profession elle-même, elle procure rarement une position indépendante ; il faut servir chez autrui et gagner son pain à la sueur de son visage ; les places à la ville ou à la cour sont rares, à la campagne la

besogne est rude et mal rétribuée. L'apprentissage dure trois ans, il coûte 50 florins. » A cette perspective peu séduisante se joignit une réflexion : le jardinier ne travaille qu'en été et par le beau temps ; que faire en hiver ou lorsque la pluie persiste ? S'enterrer vivant dans une cave de tisserand ? Non, jamais ! Mes parents ayant réfléchi de leur côté, il ne fut plus question de l'horticulture.

Bien que désespérant d'être jamais peintre, je saisis la première occasion venue de quitter mon souterrain. Un de mes cousins était maître serrurier à Erlen ; j'entrai chez lui à l'essai et montrai autant d'ardeur au travail qu'un véritable apprenti. Mais mes parents firent le raisonnement bien simple que notre village était trop petit pour deux serruriers ; je renonçai donc à cette profession qui, du reste, ne convenait pas mieux à ma constitution qu'à mes

goûts. Enfin, mon père, qui savait tous les métiers et fabriquait à l'occasion des meubles, pensa que le meilleur état serait celui de tourneur-ébéniste. Je me dis aussitôt que cette occupation présentait plus de variété et d'intérêt que le tissage. Me voilà donc au tour et à l'établi, réussissant assez bien les outils de tisserand, les rouets, les quenouilles, les tables, les chaises, les commodes ; j'utilisais le plus possible mes talents de dessinateur et de peintre.

Il paraît que le gain était médiocre, car vers la fin de 1788 mes parents changèrent d'avis et m'envoyèrent en apprentissage chez MM. Frédéric Girtanner & Cie, négociants à Saint-Gall. Je n'y appris absolument rien, si ce n'est à faire les étiquettes et les ballots. Je me voyais condamné à n'être, ma vie durant, qu'un pauvre manœuvre, tout au plus un copiste. La situation me rappelait trop mon passé de

tisserand, pour ne pas me faire soupirer après la délivrance.

Ce fut sur ces entrefaites que le sort mystérieux changea ma destinée d'une manière irrévocable, sinon des plus heureuses.

Depuis dix-huit mois environ j'étais apprenti dans la maison Girtanner, lorsqu'en juillet 1790 je reçus la visite de mon frère aîné. Avec quelle enfantine impatience je le questionnai sur le compte de nos parents ! Il m'apportait de bonnes nouvelles, mais à sa respiration bruyante, au décousu de ses réponses, à son air à la fois joyeux et préoccupé, je pressentis une communication d'une importance exceptionnelle et plutôt réjouissante. Enfin, mon frère, avec un franc sourire : « J'ai, dit-il, quelque chose à t'apprendre qui te fera plaisir. » — « Qu'est-ce ? Parle ! Notre père me permet-il d'étudier la peinture ? » — « Non, non, il ne s'agit

pas de cela. Imagine-toi que M. notre cousin Ulrich Brunschweiler, le doreur, a découvert un vernis blanc qui donne aux tableaux, aux estampes, à toute espèce de bois, le brillant et la transparence du cristal. En outre, ce vernis a le grand avantage de se préparer facilement, vite et sans feu. L'inventeur a fait fortune à Zurich, à Berne et dans presque tous les cantons ; comme il nous a communiqué son secret et qu'après lui plusieurs ont déjà ramassé de belles sommes, voulons-nous tenter aussi la chance ? » Nous eûmes sur ce point une longue délibération, mais nous nous séparâmes sans rien décider.

Peu après, visite d'un parent qui s'en allait colporter le vernis. Plus un seul jour que je n'entendisse chanter merveille du nouveau produit ; chacun brûlait de posséder le précieux secret. Et je pensais, moi naïf : « Quel admirable moyen d'acquérir la richesse, de s'ins-

truire par de beaux voyages et d'apprendre la peinture ! » J'écrivis à mes parents que j'abandonnais M. Girtanner pour le vernis. Mais comment quitter le patron ? Si je l'avertissais, il me retiendrait ; d'autre part, une évasion clandestine présentait de nombreuses difficultés. Une manœuvre quelque peu jésuitique me tira d'embarras. Un samedi, je demandai à M. Girtanner la permission d'aller, le lendemain, voir un parent à Hérisau ; la requête fut accordée, comme je m'y attendais. Restait à faire mes paquets sans éveiller les soupçons. Après souper, je me glissai en tapinois dans ma chambre, ramassai mes effets et dormis quelques heures d'un sommeil agité. Je me vis seul en pays lointain, au milieu d'hommes trompeurs, en butte à mille dangers. « Serait-ce un présage ? » me demandai-je anxieux à mon réveil. « Bah ! les songes ne sont que chimères en-

fantées par nos espérances et nos craintes. » Et la sérénité rentra dans mon âme.

L'horloge de l'abbaye à la voix grave avait sonné 3 heures, le guet venait de saluer l'aurore, un calme solennel régnait. J'ouvris avec précaution la porte de ma chambre, descendis furtivement l'escalier et sortis. A 4 heures je me trouvais en rase campagne ; un ciel d'azur, le soleil qui se levait dans sa majesté, la verdure étincelante de rosée, les notes harmonieuses des chantres ailés, tout semblait applaudir à mon coup de tête. Le ravissement et l'espérance rendirent mes pas si légers qu'à 9 heures, malgré le poids de ma valise, j'avais franchi les quatre lieues qui me séparaient du village natal. Mes bons parents furent heureux de me revoir, mais quant à mon dessein, je leur paraissais trop inexpérimenté. Je ne perdis pas courage ; je priai mon père

de me mettre bien au fait du secret ; après quoi, ma résolution fut plus que jamais inébranlable.

Vaincus par tant d'obstination, mes parents cédèrent à contre-cœur, se rappelant peut-être le proverbe : Qui ne veut entendre, pâtira. Mon départ fut fixé au 11 août 1790. On m'acheta un trousseau à la mode campagnarde : deux bonnes chemises, deux cravates, une paire de bas, une paire de culottes courtes de velours noir, une redingote gris clair de drap fin, un tricorne ; en guise de valise, une toile cirée neuve. Mais le secret que j'avais dans la tête était ma principale richesse, le bien qu'on ne pouvait me dérober, la pierre philosophale qui devait me procurer le bonheur ; comme le sage, j'avais le droit de m'écrier : Je porte tout avec moi. J'étais, en outre, muni d'une planchette reluisante de vernis, preuve matérielle de l'excellence de ma marchandise.

Enfin, comble d'opulence, ma bourse contenait un louis d'or, qui aurait fait un gros volume en kreutzers de Constance, mais le changer eût été de l'ostentation.

Mes parents m'engageaient à ne pas dépasser Bâle, afin de revenir aisément au logis, surtout si les affaires allaient mal. J'avais formé des plans beaucoup plus vastes, et la certitude de causer tôt ou tard de l'inquiétude à ma famille par des pérégrinations prolongées, empoisonna les derniers moments. L'heure fatale des adieux sonna ; mon père et ma mère répétèrent encore une fois leurs conseils, ils me bénirent, puis il fallut partir. Je sanglotais. Mon père adoucit un peu mon désespoir en me faisant la conduite. La veille, j'avais pris congé des parents et voisins, tous me souhaitèrent bonne réussite.

Ce fut à 5 heures du matin que je

quittai le toit paternel. La journée s'annonçait radieuse, le soleil inondait de ses rayons champs, prairies et forêts ; la splendeur divine pénétrait la nature entière ; mon cœur restait accablé ! Selon sa promesse, mon père m'accompagna plusieurs jours. A Wigoldingen, nous dînâmes chez ma tante F. Brauchli ; l'après-midi nous fûmes à Klingenberg vers notre bailli, qui me délivra l'attestation suivante :

« Le porteur du présent, J. Brunschweiler, natif d'Erlen, possède le secret de fabriquer un vernis des plus fins, qui, sur le bois ou sur les estampes, simule le plus beau cristal, etc. (Sceau et signature.) »

Ce certificat officiel couronnait mon entreprise ; il devait porter chez tous la conviction ; ma fortune était faite. Le seul défaut de la pièce était une écriture presque indéchiffrable, même

pour les savants; il y avait de quoi me nuire auprès des illettrés.

Nous allâmes ensuite à Frauenfeld, siége du gouvernement, pour le passeport. Je me fis inscrire comme peintre-vernisseur, bien que j'eusse été fort embarrassé de manier un pinceau.

A Hatterschweil, lieu de naissance de ma mère, demeurait mon oncle, M. le docteur Péter; quoique opposé à mes projets, il me gratifia de deux écus neufs. Non loin de là, mon père me dit adieu, en me recommandant à la Providence.

Je ne l'eus pas plus tôt perdu de vue, que je sentis un vide immense; de sombres pensées envahirent tout mon être et m'absorbèrent au point que j'atteignis Winterthur sans savoir comment. Je pris logis à l'*Aigle*, où personne ne m'honora d'un regard, et le cœur me manquait pour lier conversation. « Quelle froide indifférence ! me

dis-je. Que devenir, s'il en est ainsi partout ? » Fatigué de cette première étape, en proie à la mélancolie et las des humains, je gagnai ma chambrette. Malgré un bon lit, le sommeil fut agité.

Le jour parut, mais il ne changea pas le cours de mes idées. Morne, abattu, désespéré, j'atteignis Zurich. Mon cousin Péter, à l'exemple de son père, combattit mon aventureux dessein : « Ton secret est éventé ; que veux-tu faire à Zurich, à moins que M. le pasteur Lavater ne te donne de l'ouvrage ? Il occupe beaucoup de jeunes artistes, allons le trouver demain. »

En attendant, j'offris ma marchandise à plusieurs ébénistes ; tous dirent : « Ce vernis est archi-connu ! » Le célèbre Lavater était donc ma dernière espérance.

Le lendemain matin, Péter me conduisit jusqu'à la porte du grand homme, me la montra comme il l'aurait mon-

trée à un étranger et s'éclipsa. Jugez de mon embarras ! Seul, inconnu, sans recommandation, j'allais me présenter à l'illustre savant qui, d'un coup d'œil, assurait-on, lisait sur la physionomie la condition, les habitudes, les pensées de chacun, secret auprès duquel le mien perdait singulièrement de son importance.

Je l'avoue, à mon entrée Lavater, qui examinait des estampes et des peintures, ne se dérangea nullement pour étudier mes traits. Mon vernis même manqua son effet. Tremblant d'émotion, j'exhibai ma planchette ; à peine si Lavater daigna la regarder, puis il murmura d'un ton méprisant : « La recette ne vaut rien, absolument rien ; j'ai déjà ce vernis. » Et il retourna à ses cartons. Cette réponse dédaigneuse me transperça le cœur ; qu'espérer avec un pareil génie contre soi ? Mon premier mouvement fut de jeter loin tout

l'attirail et de regagner le toit paternel. Je me ravisai : « Bah ! des Lavater, on n'en trouve pas partout ; ailleurs la chance sera plus propice. » J'aurais voulu demander à ce juge sévère un conseil et même un peu d'ouvrage, mais la crainte d'une rebuffade, d'un brusque congé, me retint. Décidément, mon extérieur honnête n'avait produit aucune impression sur l'éminent physionomiste.

Je n'eus plus qu'une idée, quitter Zurich. Mais où aller ? et comment vivre, si le guignon me poursuivait ? « Courage ! me dis-je ; désespérer de soi, c'est se perdre sans retour. Mon secret n'est pas connu hors de Suisse, il y a de l'argent à gagner. » Après une terrible lutte intérieure, je résolus de pousser jusqu'à Bâle. L'hôte du *Cygne* m'informa qu'un bateau partait pour Baden à midi ; c'était une occasion de voyager commodément et à

bon marché. Quantité de personnes s'embarquèrent avec moi. En deux heures, la rapidité du courant nous porta à Baden; sans m'y arrêter, j'atteignis Bâle d'une seule traite.

Dès que j'eus repris haleine, je m'occupai de colporter ma préparation, en commençant par les ébénistes, les plus intéressés à mon secret. J'entre dans un atelier; au premier mot on me rit au nez: « Maître, maître ! crie un compagnon, venez voir ! encore un marchand de vernis ! » Le maître arrive, l'air renfrogné, et pour tout salut me lance cette apostrophe: « Je sais faire votre vernis; c'est une attrape. J'ai payé cher la recette et, comme tant d'autres, j'ai été dupé. A cette heure votre drogue ne coûte plus rien. » Quels déboires me présageait cette algarade ! J'acceptai néanmoins la lutte avec la destinée.

Par Mulhouse je gagnai Colmar, où

je pouvais espérer quelques jours de repos, grâce à la lettre de recommandation qu'un M. Haag, de Frauenfeld, m'avait donnée pour son beau-père, M. le docteur Volmar. Celui-ci m'accueillit avec bienveillance. Je lui racontai mon histoire, sans dissimuler que mon secret ne m'avait encore rien rapporté. Après avoir lu la recette, le docteur me conduisit à sa pharmacie : « Vous trouverez ici, me dit-il, les ingrédients nécessaires. A l'œuvre donc ! » Puis il ajouta : « Restez chez moi quelque temps ; votre vernis finira bien par être connu et recherché. En attendant, je tâcherai de vous rendre le séjour agréable. »

Ah ! quelle rosée bienfaisante pour mon pauvre cœur ! Pourquoi sont-elles si rares ces natures généreuses ? Des vallons thurgoviens à Colmar, sur des milliers d'hommes, un seul s'était montré compatissant !

Aidé du docteur, j'exécutai la préparation; elle réussit à souhait et nous passâmes la journée à vernir estampes, tableaux et meubles. Puis je me mis en quête d'amateurs, mais dans tout Colmar je n'en découvris qu'un seul, un doreur qui me paya la recette six livres. Il n'y avait rien à faire et craignant d'être indiscret, je pris congé de l'excellente famille Volmar, après lui avoir exprimé ma profonde reconnaissance.

Cette halte de cinq jours m'avait rendu les forces, sinon la confiance dans l'avenir. Ce fut sans m'en douter qu'à travers les riches campagnes j'arrivai à Schlettstadt, où j'eus le malheur de choisir un mauvais gîte. Ayant déguerpi avant l'aube, le jour même j'atteignis Strasbourg. Aux portes, la garde m'arrêta pour écrire sur mon passeport cet avis significatif: « La mendicité est sévèrement interdite. » Possible que mon accoutrement à la thurgovienne

me donnât l'air d'un vagabond ; ma susceptibilité n'en fut pas moins froissée et je ressentis vivement cette humiliation imprévue.

Me voici dans l'immense ville, battant le pavé à la recherche d'une auberge. J'avais beau lever la tête pour apercevoir le « bras du bon Dieu, » je ne parvenais à découvrir la moindre taverne ; il me fallut du temps avant de reconnaître qu'à Strasbourg les enseignes d'auberge sont tout simplement peintes sur la muraille.

Le hasard m'amena devant la cathédrale, dont le merveilleux aspect me fascina. Je cédai à la tentation d'escalader cette nouvelle tour de Babel. A l'endroit où l'escalier se rétrécit et que l'ascension commence à paraître dangereuse, l'idée bien simple me vint que j'aurais pu déposer mon bagage à l'entrée. Pour alléger mes épaules, je suspendis à un pilier mon paquet, l'assu-

jettissant avec soin, crainte du vent. Bientôt je planai comme l'aigle sur la ville et le pays. Non, aucune langue ne saurait décrire ce grandiose spectacle ! Misères humaines, en ces régions sublimes on vous oublie un instant ! On vous laisse en bas, avec le sac de voyage, pour vous reprendre à la descente !

Je m'étais enivré de splendeurs. En touchant terre, je retrouvai les soucis de la vie. Que devenir en cette grande cité peuplée d'inconnus ? Voulant réfléchir à mon aise et pressé par la soif, j'entrai à l'auberge du *Bœuf,* qu'on m'avait indiquée. Le lendemain, je fus demander à un apothicaire de l'esprit-de-vin de première qualité pour fabriquer mon vernis, et j'étais en train d'en énumérer les mérites, lorsque l'apprenti fit observer que depuis quinze jours deux Suisses nommés Brunschweiler colportaient à Strasbourg le même produit. Quoique cette nouvelle

ruinât mes espérances, j'appris avec bonheur la présence de compatriotes, mieux encore, de proches parents. Le jeune pharmacien me donna leur adresse ; ils furent surpris de me voir, surtout quand ils surent que j'étais leur concurrent : « Tu arrives à propos, me dirent-ils, puisque nous partons aujourd'hui et que notre chambre est à reprendre. » Ils me fournirent les noms de plusieurs qui désiraient le secret sans vouloir le payer plus de six batzen.

La chambre louée, fidèle à mon habitude, je commençai par les ébénistes ; en outre, je m'annonçai dans la *Feuille hebdomadaire* comme artiste polisseur. Peines perdues : seul, un sellier renommé, Gintzrath, acheta la recette 12 livres. Je gagnai donc en une semaine juste de quoi payer ma chétive pitance à l'auberge. Quel parti prendre en ces tristes conjonctures ? Ma pre-

mière idée fut de parcourir la France, malheureusement j'ignorais la langue. Quant à rentrer au logis les mains vides, l'amour-propre s'y opposait ; les épreuves, d'ailleurs, me formeraient le jugement et m'apprendraient la vie. L'Allemagne était mon unique refuge.

En ruminant de la sorte, j'arrivai à la Place d'Armes. Sous un tilleul j'aperçus deux hommes dont les traits ne m'étaient point étrangers. C'était, en effet, des compatriotes : Schüepp, de Riedt, et Bauer, d'Oberhüsern. Leur vue, en réveillant dans mon cœur les souvenirs du pays, me causa la joie la plus vive. D'un ton piteux, ils me racontèrent leur voyage : eux aussi colportaient le vernis, mais ils attendaient encore leur première vente. Ils appréhendaient que la male chance les poursuivît à Strasbourg ; je ne pus que fortifier leurs tristes prévisions. Schüepp s'écria : « Je retourne en Suisse

aujourd'hui même. » Bauer, au contraire, manifesta l'intention de gagner Amsterdam. Je lui proposai une association par moitié ; il accepta et nous partîmes sur-le-champ pour Haguenau.

Nous possédions à nous deux six batzen. Ma garde-robe avait beaucoup souffert du voyage ; mes vêtements salis montraient la corde ; le linge faisait défaut et les culottes m'inspiraient des inquiétudes de jour en jour plus sérieuses. Mon compagnon était encore moins présentable : une mise délabrée, un grossier costume de paysan, un sarrau de coutil foncé, un chapeau rouge-cuivre, par-dessus le marché des traits amaigris, l'expression à la fois hébétée et farouche, cet ensemble constituait une physionomie de vagabond, ou plutôt de brigand, nullement rassurante. Notre premier entretien m'édifia sur le compte de Bauer : il tirait vanité de ses mauvais coups et ne faisait fond

que sur ses talents d'escroc. Qu'on juge de mes perplexités ! Je redoutais à chaque instant d'être impliqué dans une méchante affaire.

A quelque distance de Strasbourg, nous avisâmes, couchés sous un arbre, deux compagnons ouvriers en équipage si pitoyable, qu'en comparaison nous avions lieu de nous rengorger. « Où allez-vous ? » — « A Haguenau, répondirent-ils. Depuis un an nous errons sans trouver de l'ouvrage. Nos forces sont épuisées, nous mourons de faim et de soif, nous n'avons que des loques sur le corps et pas un liard en poche ! La quête est notre unique ressource. »

Leur exemple et la nécessité me décidèrent au même expédient. Nous nous associâmes pour lever ainsi tribut au prochain hameau, mais la réussite fut médiocre : pas un kreutzer, rien à se mettre sous la dent ; en revanche, après un déluge d'invectives, les villageois

lancèrent à nos trousses tous leurs chiens, dont les aboiements sauvages nous poursuivirent longtemps.

Accablés de fatigue et de tristesse, nous saluâmes avec bonheur la venue de la nuit, qui nous promettait pour une heure ou deux l'oubli de nos misères. Enfin, nous nous présentâmes devant une ferme de belle apparence, dont le propriétaire nous accorda la couchée à la grange. Après avoir dévoré du pain dur comme pierre, trempé dans l'eau claire, nous nous étendîmes sur le foin. L'aube ne fut que trop pressée de nous rendre à la réalité. Les deux ouvriers dormaient encore dans leur coin, lorsque cet abominable Bauer, tout dépenaillé et sa valise malpropre à la main, vint me dire : « Il faut partir sur-le-champ pour arriver de bonne heure à Haguenau. » Je le crus et nous quittâmes nos compagnons sans les réveiller.

A Haguenau, nous déjeunâmes dans une taverne avec un verre d'eau-de-vie. La solennelle tranquillité des rues et le son harmonieux des cloches nous apprirent que c'était dimanche. Oh ! que ce jour eût été le bienvenu, si nous avions seulement possédé quelques batzen ! Mais la pauvreté comme la richesse empêche l'homme de s'élever au-dessus des soucis terrestres ; au lieu de pures et bienfaisantes émotions, ce jour du sabbat nous apportait le désespoir, car il nous enlevait toute chance de subvenir à nos besoins les plus urgents. Du reste, renseignements pris, nous vîmes que la vente serait nulle et qu'il valait mieux continuer notre route en mendiant. Le lundi, de bonne heure, nous étions à Landau.

Le hasard me conduisit chez un menuisier qui exprima le désir de connaître mon secret, mais sa ladrerie ne voulait pas dépasser six batzen. Après

un long débat, j'acceptai le marché : c'était toujours mieux que rien. Je dictai la recette et l'expérience se fit séance tenante. Eh bien, mon homme imita la conduite des Espagnols avec le grand Christophe Colomb : il prétendit que mon procédé n'était pas nouveau, qu'on le connaissait depuis dix ou vingt ans, en un mot ce fut l'histoire de l'œuf sur la pointe. « Ce vernis ne vaut pas un liard, s'écria-t-il d'un ton bourru, je serais bien sot de payer. » Indigné de sa mauvaise foi comme de sa dureté envers un pauvre et honnête voyageur, je répondis résolûment : « Payez ou je vous assigne ! » Mais lui, à moitié railleur, à moitié colère : « Ah ! tu veux m'assigner ! » Et me saisissant par le bras, il ouvrit la porte et me jeta dehors avec mille imprécations. La honte d'un pareil traitement, la conscience de mon bon droit et le sentiment de ma profonde détresse remplirent mon cœur

d'une telle amertume, que je me pris à douter de l'humanité entière.

Ma mésaventure n'émut guère mon camarade; il était habitué à pareils accidents, avec cette différence que sa candeur n'égalait pas la mienne. « Je n'ai pas mieux réussi, me dit-il froidement; où l'on m'a reçu le moins mal, on m'a ri au nez. » Ce rapport était décourageant; on nous assura, en outre, que tous les habitants aisés avaient quitté Landau parce que la guerre était imminente avec les Français.

Nous errions par la ville, ne sachant à quel saint nous vouer, lorsque sur une place, devant un couvent, nous remarquâmes une troupe de pauvres qui se pressaient comme à l'assaut. Singulier spectacle dans une ville de luxe. « C'est la distribution de la soupe, » nous dit-on.

Ces mots surexcitèrent notre appétit,

et sans balancer nous entrâmes dans les rangs. Tourmentés de la faim valle, nous attendîmes une demi-heure parmi cette foule sordide. Enfin, la lourde porte du couvent tourna sur ses gonds ; un frère lai, pansu, dont le visage béat était aussi coloré qu'une pièce de cuivre rougie au feu, nous salua de la formule catholique : « Loué soit Jésus ! » Et les mendiants de répondre en chœur : « Eternellement, amen ! » Derrière le frère, qui portait un froc sale à faire croire qu'on l'avait trempé dans la marmite, apparaissait une grande cuve ; il y puisa la soupe, la distribuant dans des jattes de terre ; chacun avait apporté sa cuiller. Notre tour arriva, mais comme nous n'avions de cuiller ni l'un ni l'autre, nous dûmes imposer silence à notre estomac jusqu'à ce que deux de nos voisins eussent fini, qui nous prêtèrent l'indispensable ustensile.

Rien que par son odeur, cette soupe

me causait des nausées ; ma répugnance s'accrut quand je l'eus goûtée, et si je parvins à l'avaler, c'est que la plus impérieuse des nécessités commandait. Les révérends pères se traitaient bien, car leur infecte soupe contenait les restes immangeables de mets délicats, os de volaille, de gibier, de toute espèce d'animaux ; le beurre, la graisse de lard, le pain noir, le légume n'y manquaient pas ; mais cette nourriture tournait à l'aigre dans les vases malpropres où elle séjournait huit jours, la distribution n'ayant lieu qu'une fois par semaine.

L'estomac apaisé, comme Landau n'offrait aucun agrément capable de nous retenir, nous partîmes pour Neuenstadt. La route longeait un vignoble aux ceps chargés de pampres magnifiques. Cette vue était trop alléchante, la tentation trop forte. Quel délicieux dessert après la soupe du couvent !

Bauer n'en fait ni une ni deux, il ouvre son couteau et cueille une superbe grappe. En un clin d'œil elle fut mangée. Qu'on pût nous épier, l'idée ne nous en vint même pas. Vite quelques grappes encore dans nos poches et...

« Halte ! » crie une voix tonnante, et un homme armé sort de sa cachette. Fuir ? Il était à deux pas ; nous étions pris au piége. « Messieurs, nous dit-il d'un ton railleur, il me paraît que vous avez su trouver ici des raisins mûrs ; dommage seulement que vous soyez en contravention ; je suis le garde et vous allez chacun me payer un demi-florin d'amende. » Nous restions comme frappés de la foudre devant notre terrible juge. Le plus grave, c'est que nous n'avions peut-être pas de quoi racheter notre délit, car telle est la justice humaine, l'argent lave toute faute. Notre position critique rappelait celle de nos premiers parents interrogés par l'Eter-

nel : « Pourquoi avez-vous mangé du fruit défendu ? »

En vain nous prétextâmes la faim et la misère, en vain nous jurâmes que nous étions honnêtes et que notre bourse était à sec, nos excuses ne servirent de rien ; le garde inexorable maintint son arrêt : « Payez-vous ? Non ! Eh bien, allons trouver le juge. » Et d'un tour de main s'emparant de nos chapeaux, il ajouta avec un ricanement gros de menace : « Vous vous en tirerez sans doute à meilleur compte. » Déjà il se mettait en marche, quand nous le suppliâmes une dernière fois et lui offrîmes tout notre argent contre nos couvre-chefs et la liberté. Il revint sur ses pas d'un air soupçonneux et demanda combien nous possédions. A force de chercher, nous réunîmes six batzen et demi ; dans sa défiance il nous fouilla lui-même, mais ses explorations minutieuses ne lui rapportè-

rent pas un liard de plus. Alors il nous relâcha veufs de notre modeste pécule, heureux pourtant d'être libres.

Nous gagnâmes, tout ahuris, Neuenstadt. Notre absolue insolvabilité nous fit choisir l'auberge la plus misérable. Quel tourment de prévoir le mauvais quart d'heure à passer le lendemain, lorsqu'il s'agirait de payer la couchée ! Il n'était pas question de souper, malgré une faim dévorante.

La table où nous nous assîmes était déjà occupée par plusieurs compagnons, sans doute pas mieux lotis, car ils avaient l'air affamé et pourtant ne mangeaient rien. L'un d'eux, un brossier, fut si curieux de notre secret qu'il y sacrifia toute sa richesse, affirmait-il, huit kreutzers mendiés denier après denier et mis en réserve pour solder l'écot ; il se résignait à affronter la colère de l'hôte. J'écrivis la recette dans son calepin ; il fut content et je me

sentis soulagé à la pensée de pouvoir payer l'aubergiste. Entre Bauer et moi nous prîmes deux kreutzers d'eau-de-vie, notre couchée coûtait quatre kreutzers ; dépense totale, six kreutzers ; excédant des recettes, deux kreutzers, une jolie somme quand on se trouve à l'étranger sans le moindre gain en perspective !

Convaincus que nos peines seraient perdues à Neuenstadt, nous nous dirigeâmes droit sur Manheim, où nous fîmes notre entrée, gueux comme des rats d'église et le cœur angoissé. Au pont de bateaux, il fallut acquitter le péage, deux kreutzers, toute notre fortune ! Pas moins, nous nous installâmes à l'auberge. Dès lors nous étions tenus de nous évertuer pour éviter un conflit avec l'hôte. Nos échantillons bien en ordre, nous parcourûmes chacun un quartier, de maison en maison.

Le sort m'amena dans la rue des

Juifs. La coutume de cette gent rapace est d'interpeller sans gêne les passants : « Hé ! l'ami, rien à faire ? Venez, nous vous arrangerons ! » Je fis d'abord la sourde oreille, mais ils me harcelèrent, me saisirent par le bras et m'entraînèrent au fond d'une boutique. Ils avaient probablement remarqué que ma redingote était de bon drap et qu'il était facile, les taches enlevées, de la remettre à neuf. Quand ils me tinrent dans leur sombre réduit, ils exhibèrent une quantité de vieilles hardes plus ou moins bien réparées ; je ne sus pas voir que cette friperie ne valait rien ; bref, ma redingote fut échangée contre un habit brun et seulement deux florins de soulte. Pas plus tôt dehors et au jour, je reconnus que j'étais dupé, car ma nouvelle défroque était de drap grossier, usée jusqu'à la corde, mal ouatée, garnie de ravaudages. Protestations, réclamations, tout fut inutile. « Mar-

ché fait ! s'écrièrent les brocanteurs, il n'y a pas à s'en dédire. » Voilà ce que me coûta l'unique affaire que je conclus. Au bout du compte, j'avais deux florins en poche.

Bauer m'attendait à l'auberge. Elle était remplie de soldats et de racoleurs qui nous proposèrent un engagement. Peu désireux de nous mêler à cette engeance, nous accueillîmes froidement les propos séducteurs. Tristes, nous méditions les coudes sur la table. Dans une seconde expédition, le lendemain, nous explorâmes les coins et recoins de Manheim. Le soir, je n'avais rencontré que deux clients, un pâtissier et un ébéniste, au taux de deux florins chacun. Mon rusé camarade prétendit n'avoir aussi trouvé que deux amateurs, soit deux florins de recette. J'appris de source certaine qu'il avait encaissé quatre fois davantage, mais à

quoi bon lui reprocher sa fourberie ? Mieux valait éviter une dispute.

Bauer, ennemi des bonnes compagnies, quitta notre auberge pour une infâme taverne où jamais honnête homme n'avait mis les pieds. Je l'y suivis par amour de la paix, me promettant de le planter là bientôt. Notre premier hôte payé, il nous resta cinq florins à chacun. L'idée me vint d'acheter une paire de bottes : « En voyage, me dis-je, des bottes sont plus commodes que des souliers ; c'est une économie de bas. » Mais le guignon me fit tomber de nouveau entre les mains d'un Juif. Il m'emmena dans une espèce de cave encombrée d'une masse énorme de chaussures. Sans y regarder de près, je mis à mes pieds une paire de bottes qui me parurent aller, je déboursai trois florins et, tout content, je courus montrer à Bauer mon emplette.

Hélas ! un examen plus attentif nous

prouva que les bottes étaient vieilles, raccommodées à outrance, criblées de gerçures qu'on avait dissimulées à force de poix et de graisse de char ; mes habits en étaient tout souillés. De telles savates n'étaient d'aucun usage ; je les portai donc à un fripier qui, les estimant dix batzen au plus, les échangea contre une méchante paire de souliers. Pas moyen d'employer à l'achat d'une bonne chaussure les deux florins qui me restaient, ç'eût été m'attirer des ennuis avec l'hôte.

En colportant une dernière fois mon vernis, je rencontrai un officier recruteur que j'avais vu à notre ancienne auberge. Il m'accosta d'un air aimable et m'offrit un verre de bière dans une petite brasserie d'une ruelle écartée. Les recrues qui remplissaient l'obscure salle m'accueillirent par des vivat répétés ; en même temps le recruteur piquait une cocarde à mon chapeau ; je

le laissai faire sans défiance. A la vue de ma planchette, l'officier parut émerveillé : « Ah ! s'écria-t-il, au régiment vous ne porteriez pas souvent le mousquet, car lieutenants et capitaines raffoleraient du vernis et vous ramasseriez l'argent à la pelle. J'achète le secret, n'importe le prix ! »

J'avais eu le temps de reconnaître tout le danger de ma position. Une porte de salut me restait : « Pour fabriquer le vernis, dis-je, j'ai besoin de divers ingrédients ; je vais les chercher à la pharmacie. » Mais, ô sort funeste, le racoleur tint à m'accompagner ; nous partîmes ensemble. Heureusement que mon gardien fut accosté par son capitaine ; bientôt l'entretien les absorbe, à pas lents je gagne l'angle de la rue, et là je m'enfuis à toutes jambes, après avoir arraché la maudite cocarde. Bauer me félicita : une foule de jeunes imprudents étaient expédiés à la frontière de France.

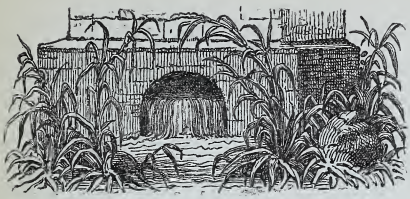
La veille de notre départ pour Francfort, nous retrouvâmes sur la Place d'Armes un mien parent que j'avais déjà rencontré à Strasbourg. Très-surpris de me voir en compagnie de Bauer : « Que faites-vous avec ce coquin ? me demanda-t-il ; il n'en est pas à son coup d'essai, et la prison ne l'a pas corrigé. Débarrassez-vous de lui au plus tôt, sous un prétexte quelconque. » Bauer m'inspirait une répulsion invincible ; dès six heures, le lendemain, je lui dis que j'allais enseigner le secret à une personne qui n'était chez elle que de bon matin ; là-dessus je le quittai et, Dieu merci, je ne l'ai jamais revu.

Mon cousin me conseilla de partir incontinent pour Heidelberg, où un autre parent m'accueillit de bon cœur ; « mais, dit-il, vous ne ferez pas vos frais ici, j'ai vendu la recette aux gens du métier. » Il m'hébergea en attendant que Bauer eût quitté Manheim. Parmi les

simples ouvriers, que mon cousin ne s'était pas donné la peine de visiter, mon secret n'intéressa qu'un seul ébéniste, lequel m'occupa deux jours pleins ; après un essai il en réclamait un autre, et pour toute ma peine, tous mes déboursés, il paya trois florins !

De retour à Manheim au bout de quatre jours, je revis au *Mouton noir* mon parent qui me donna l'adresse d'un nommé Schaf, doreur de la cour à Carlsruhe : à bas prix il achèterait probablement la recette. A Schwetzingen, j'offris le secret à un ébéniste, qui n'en voulut pas. Après une promenade de deux heures dans le parc, je fus coucher à Bruchsal. L'auberge était confortable. Au souper, un sous-officier me demanda ma profession. « Vernisseur, » répondis-je, et j'exhibai mes échantillons ; il en fut si enchanté qu'il paya la recette un florin. Le lendemain, je partis pour Durlach. La vue

d'un ruisseau à quarante pas de la grande route me suggéra l'idée de laver ma chemise, que je portais depuis quatre semaines ; mes bas tout déchirés avaient encore plus besoin d'une lessive. Je fis halte.



CHAPITRE II

DOCTOR MAGNIFICUS IN SPE. — TRIBULATIONS. — DÉTRESSE.

Pendant que séchait mon linge, je déballai mes échantillons pour leur donner une nouvelle couche de vernis ; étalés au soleil, ils reluisaient si bien que leur éclat attira un passant. Comme je pliais bagage, je vis tout à coup devant moi une figure pâle, maigre, indéfinissable, un homme aux traits grimaçants, avec un air de savante gravité. Dans

sa bouche chaque mot avait un accent mystérieux, énigmatique ; involontairement on se disait : « C'est le docteur Faust en chair et en os ! »

« Que faites-vous là ? demanda-t-il en s'approchant d'un pas furtif. Qu'est-ce qui reluit de la sorte ? » — « Je suis vernisseur et je restaure mes échantillons. » — « Vraiment ! Et vous allez ? » — « A Carlsruhe. »

Avec l'emphase de Satan offrant au Seigneur la domination du monde, le nouveau venu m'adjura de le suivre, sous peine de manquer ma fortune. « Je suis docteur, dit-il, un docteur admirable ! » Et tirant d'une sale poche un écrit en latin : « Cette lettre, s'écria-t-il, cette lettre est mon passeport dans l'univers entier. Venez, le bonheur vous attend. » — « Je suis Suisse, répondis-je, et je retourne au pays. »

J'avais ramassé mes effets, nous revînmes sur la grande route. Là, dans

une misérable charrette attelée d'un cheval étique, une femme avec un enfant attendait le docteur qui, lui, cheminait à pied. Quelle que fût la lenteur de nos pas, le malheureux quadrupède suivait à grand'peine ; il fallait s'arrêter pour l'attendre, et alors le fouet jouait.

Le docteur, fort loquace, avait évidemment à cœur de m'inspirer une haute idée de sa personne. Il énuméra les cures merveilleuses qu'il avait opérées en foule dans les cours souveraines, sans s'expliquer toutefois sur la nature du traitement. Il termina par cette déclaration solennelle : « Maintenant, si vous restez, je vous livre mes secrets et votre fortune est faite. » Il poussa même la hâblerie jusqu'au bout : « Dans le cas, dit-il, où vous ne partageriez décidément pas ma vocation pour le soulagement de l'humanité souffrante, je possède en Hollande une terre magnifique, je vous l'abandonne en

plein. » Quelle séduisante perspective ! Mais pourquoi M. le docteur avait-il si peu la tournure d'un riche propriétaire ?

A Durlach, mon compagnon m'emmena loger à son auberge. Les malades l'y attendaient ; celui-ci se plaignait des dents, celui-là des yeux, un troisième des oreilles ; rhumatismes, blessures, foulures, fractures, la collection était complète. Notre charlatan distribuait à tous le même remède. L'urine lui fournissait le pronostic des maladies internes. Il voyageait avec sa pharmacie, qui consistait en pilules, poudres, herbages, racines, onguents et emplâtres. Il exécutait résolûment les opérations chirurgicales, sans écouter les cris du patient. Dès le premier soir je remplis les fonctions d'aide, et l'Esculape de vanter aux clients mon habileté prodigieuse, ce qui me le fit juger, car de ma vie je n'avais soigné personne. Une fois son monde

expédié, le docteur se mit à table et jusqu'à une heure avancée il m'accabla de belles promesses. « La nuit porte conseil, répondis-je prudemment ; permettez que je gagne mon lit. »

De grand matin déjà la foule vint réveiller le merveilleux médecin. Je servis d'assistant ; comme la veille, on arracha les dents et on pratiqua des saignées à faire frémir. Dans les intervalles je devenais pharmacien, coupant ce que le docteur appelait ses racines sympathiques, pilant les herbages, confectionnant emplâtres et pilules. Non, ce que j'appris en un seul jour est inimaginable ; qu'aurait-ce été au bout de quelques années, surtout si le maître me communiquait ses fameux secrets ! Je passais *doctor magnificus*, sans user mes culottes sur les bancs de l'école.

Le surlendemain, comme j'étais seul dans la salle avant déjeuner, un sommelier qui essuyait les verres me

demanda : « Y a-t-il longtemps que vous êtes au service du docteur ? Comptez-vous le suivre ? » — « Je l'ai rencontré avant-hier, je me décide à l'accompagner en Hollande. » — « N'allez pas plus loin avec cet homme ! » — « Pourquoi donc ? » dis-je effrayé. Mon interlocuteur embarrassé haussa les épaules, fit mine de parler et se ravisa ; enfin, après un instant de silence : « Permettez-moi un conseil d'ami : vous êtes jeune, vous avez cent autres moyens de réussir, quittez cet homme. » — « Mais enfin pourquoi ? »

J'avais cette question sur la langue quand le docteur entra : « Allons, faites vos paquets, commanda-t-il ; nous devons être aujourd'hui même à Carlsruhe. » Un verre d'eau-de-vie et nous partîmes. M. le docteur voulut charger sur sa carriole mes effets, que je portais à la main ; je le remerciai : « Mon bagage n'est pas lourd, dis-je timidement,

il ne me fatigue pas. » Le docteur, quoique rusé, n'en conçut aucune défiance. Cependant je songeais aux moyens de le planter là. Le voyage s'effectua lentement, on aurait dit que le cheval ne s'était jamais ni reposé ni repu. J'évitai autant que possible de converser.

Dès notre arrivée à Carlsruhe je dis au docteur : « J'ai une commission très-pressée pour M. Schaf, le doreur. » — « Allez, mais revenez vite, répondit-il d'un ton grave, car la besogne abonde ici. » — « Bien le bonsoir ! » pensai-je en m'esquivant. Fortement recommandé, je comptais sur une bonne réception chez M. Schaf. Il était absent, mais ses ouvriers me dirent qu'il ne tarderait pas à rentrer. En effet, je vis bientôt apparaître une figure rébarbative : « Voici le maître, » me dit-on. « Qu'est-ce ? » demanda-t-il brusquement. Interloqué, je répondis que je savais préparer un vernis très-avanta-

geux, c'était un secret, je ne le vendais pas cher. « Comment, s'écria le patron, un blanc-bec de cette espèce veut m'apprendre le métier. Pure filouterie ! Il y a quinze jours, deux individus sont venus m'offrir ce vernis, il ne vaut rien, ceux qui le vendent sont des voleurs. » Et m'empoignant par le bras : « Décampe ou gare les taloches ! » Le forcené ouvre la porte et me jette à la rue. Cet accueil m'ôta l'envie d'utiliser ma lettre de recommandation ; je la déchirai en mille morceaux, tandis que j'aurais dû la présenter tout de suite.

En repassant par Durlach, j'interrogeai mon sommelier sur le compte du docteur : « Cet homme, dit-il, fait la traite ; il attire les jeunes gens ou les enlève et il les vend. Aussi l'appelle-t-on *le marchand de chrétiens*. Si vous l'aviez suivi, il vous expédiait comme esclave à la Nouvelle-Hollande. » Epouvanté du danger que j'avais couru, je

remerciai la Providence ainsi que l'honnête sommelier.

Il ne me restait que dix batzen. Avant la nuit j'étais à Pforzheim, confortablement installé au *Bœuf*. J'y passai quarante-huit heures, mais deux orfèvres seulement consentirent à débourser un florin chacun pour ma recette. Juste de quoi payer l'hôte.

A Stuttgard, un compagnon ébéniste charmé du vernis parut s'intéresser à mon sort; il fut tout content d'apprendre que j'étais Suisse : « Nous sommes compatriotes, dit-il ; je m'appelle Bachmann, de Diessenhofen en Thurgovie. Je désire beaucoup savoir fabriquer votre vernis, mais je n'ai pas d'argent. Donnez-moi la recette et je vous fais gagner deux louis d'or en deux jours. » J'acceptai de grand cœur, n'avais-je pas affaire à un Thurgovien ? Ayant endossé ses meilleurs habits, Bachmann me conduisit de bou-

tique en boutique ; il vanta si bien ma marchandise que maîtres et compagnons achetaient quatre florins le secret. En moins de rien j'eus vingt-quatre florins en poche !

« Que cela continue quinze jours, me disais-je, et je suis riche. Par ma foi, Bachmann parle bien. » Le soir, à l'auberge, après avoir trinqué en frères, nous jurâmes de nous tutoyer le reste de notre vie. Enfin Bachmann me proposa de voyager ensemble ; mon rôle se bornerait à donner la recette, tandis qu'il prodiguerait les trésors de son éloquence ; la réussite était certaine, car partout on le connaissait et estimait.

L'accord conclu (accord verbal, entre bons vieux Suisses qu'est-il besoin d'écritures ?), Bachmann prit congé de son patron. Mais un obstacle surgit, ses nombreuses dettes. Un beau jour, il arriva tout essoufflé : « Mon propriétaire réclame vingt florins ; avance-les-moi et

nous partons ; sous peu je te rends la somme au double. » Le cas était épineux : si le passé m'avait appris la valeur des florins, je ne pouvais nier, d'autre part, que Bachmann avait gagné cet argent aussi bien que moi. Je lâchai les vingt florins ; il m'en resta deux, l'écot réglé.

Bachmann ayant payé ses dettes les plus criardes, nous partîmes enfin. Tubingen fut notre première étape. La ville est grande et bien peuplée ; je comptais sur de nombreuses ventes, d'autant plus que Bachmann y avait travaillé ; on l'y connaissait, comme j'eus lieu de m'en apercevoir. A peine les ateliers ouverts, nous commençâmes la tournée. Bachmann pérora à rendre jaloux Démosthènes et Cicéron, mais pas un seul amateur ne se présenta ; je remarquai, au contraire, qu'on accueillait mon camarade avec froideur, défiance, mépris.

La nuit était venue ; fatigués et les dents longues, nous rentrâmes à l'auberge. Deux ébénistes nous y attendaient ; j'eus une lueur d'espoir, elle fut de courte durée. Ces compagnons signifièrent à Bachmann qu'ils avaient à lui parler ; d'après ce que je pus saisir, il s'agissait d'une vieille dette ; l'entretien finit par ces mots : « Nous te retrouverons ! » A quoi Bachmann répondit majestueusement : « Je ne suis plus ébéniste, je suis artiste ! » — « Bien ! bien ! » murmurèrent les autres d'un ton railleur, en s'en allant. Alors Bachmann tout pensif : « Ces individus m'en veulent et comme ils sont capables de me jouer un tour, cette nuit j'irai coucher dans une mauvaise taverne ; ils ne viendront pas m'y chercher. Tu me rejoindras de bonne heure et nous filerons sur Rothenbourg. »

A peine était-il loin qu'une bande d'ébénistes envahit la salle : « Où est

votre camarade ? » me demandèrent-ils d'un air farouche. « Bachmann ! où est Bachmann ? Nous le voulons ! Ne cachez pas le coquin, ou vous payerez pour lui ! » — « Je ne sais où il est. Laissez-moi de grâce, je n'y peux rien. » Mais j'avais beau m'égosiller, leur courroux allait croissant : « Nous réclamons l'escroc ou les cinq florins qu'il doit au père hôtelier ; croit-il l'avoir indemnisé avec sa vieille valise et ses guenilles ? » — « Encore une fois cela ne me regarde pas : suis-je responsable des dettes de Bachmann ? Faites-le chercher par un garçon ! »

A ces mots, l'un des énergumènes me prit par le corps, les autres se mirent en devoir de me battre. L'hôte intervint : « Payez, me dit-il, la dette de Bachmann et vous aurez le droit de saisir sa valise qui est encore ici ; mettez-la aux enchères, vous en tirerez bien cinq florins. » Ainsi fait. A l'encan

les nippes produisirent quatre florins neuf batzen, donc pour moi une perte sèche de six batzen.

Après cette aventure, mon premier mouvement fut de quitter Bachmann ; puis réfléchissant que c'était un compatriote dans le malheur, je me rendis le matin au débit d'eau-de-vie qu'il m'avait indiqué. A travers les vitres malpropres d'une étroite fenêtre, il jetait au dehors des regards inquiets qui semblaient dire : « Que s'est-il passé ? Qu'ont-ils fait ? » A cette demande ma figure consternée servait de réponse muette. J'entrai dans le bouge et racontai l'histoire par le menu. « Quant à ma valise râpée, je m'en moque, dit Bachmann ; je regrette seulement les avanies que tu as endurées ; je prévoyais l'orage, mais j'étais loin de penser qu'il tomberait sur toi. Allons à Rothenbourg, nous y ferons de bonnes affaires. »

L'après-midi nous arrivâmes à Rothenbourg et, malgré la faim et la fatigue, nous courûmes jusqu'au soir les ateliers d'ébénistes et de tourneurs. Bachmann s'épuisa en discours, mais hélas ! nous ne rencontrâmes qu'une pratique, un pharmacien, lequel ne paya pas en argent : il nous donna un peu d'esprit-de-vin et une demi-livre de sandaraque. Nous fabriquâmes du vernis pour le vendre sans la recette, et de cette façon nous recueillîmes de quoi solder notre écot. Ma confiance en Bachmann baissait à vue d'œil. « Encore un verre de bière, me dit-il le soir du second jour, puis en route pour Hechingen. » — « Merci, répliquai-je, je n'ai pas soif. » Je voulais me séparer de lui, car il buvait tout son gain. « Eh bien, reprit-il, va doucement, je te rejoins. » Et il se dépêcha d'entrer à la brasserie. « Loué soit Dieu, pensai-je,

m'en voici délivré. » Dès qu'il m'eut perdu de vue, je pressai le pas.

La nuit me surprit à l'entrée d'un village ; je me présentai, non sans quelque embarras, à la meilleure auberge du lieu ; mais l'hôte, flairant un maigre bénéfice, me conseilla plutôt le prochain village, à un quart d'heure de la grande route. Ce mauvais accueil m'aurait contristé davantage, sans l'intérêt que j'avais à ne pas rencontrer Bachmann ; or, dans un hameau écarté le risque était moins grand. Je pris à travers champs et bientôt les lumières des maisons basses m'annoncèrent le terme de la journée.

Les sons de la musique, le bruit de la danse et les cris de joie me guidèrent vers une auberge, l'unique, malheureusement, car il ne fallait espérer ni le repos réparateur, ni même peut-être une réception hospitalière. Que je n'eusse aucune envie de danser, cela se

comprend de reste, mais la table chargée de mets et de liquides surexcita les tourments de mon estomac. « Tu possèdes deux kreutzers, me disais-je, oserais-tu commander à souper ? » Blotti dans un coin de la salle de danse, je choisis mon moment pour demander à l'hôte la couchée. Il me toisa de la tête aux pieds et me répondit : « Par complaisance, par pure complaisance, je consens à vous héberger, bien que j'aie beaucoup de monde. Que faut-il vous servir ? » — « Je vous le dirai tout à l'heure. » La prudence me conseillait de faire le compte de mes ressources ; elles se composaient de trois batzen : « Un batz pour la couchée, deux batzen pour la nourriture. » Rassuré par ce calcul, je soupai d'un morceau de pain et d'un verre de vin, puis je me hâtai de gagner mon lit, où jusqu'à 3 heures le vacarme m'empêcha

de fermer les yeux, quoique j'eusse dessein de partir à 5 heures.

Au matin, je vis que j'avais compté sans mon hôte, car l'écot se montait à quatorze kreutzers, tandis que je n'en possédais que douze. J'implorai humblement la merci de l'aubergiste, qui me laissa courir, une fois convaincu de mon indigence.

L'averse me surprit sur la route de Hechingen ; j'arrivai trempé jusqu'aux os et mes bas tout déchirés. Quoique sans le sou vaillant, le besoin de déjeuner était si impérieux que j'entrai à l'*Aigle*. L'hôtesse me considéra comme si elle avait voulu prendre mon signalement ou faire mon portrait : « Ne venez-vous pas, demanda-t-elle, de Rothenbourg ? N'y avez-vous pas laissé un camarade ? » Et sur ma réponse affirmative : « Un voyageur, reprit-elle, s'est informé de quelqu'un à qui vous devez ressembler. » Bachmann me vint

aussitôt à l'esprit. Je priai l'hôtesse de me donner un verre d'eau-de-vie à payer sur ma première recette ; elle me le servit incontinent. Alors un désir irrésistible me saisit de revoir Bachmann ; certes, il n'avait rien de recommandable, mais c'était un compatriote, il me rappelait le pays et je me mis à sa recherche. A l'auberge des ébénistes où je me rendis en premier lieu, l'hôte m'apprit qu'un compagnon y avait passé la nuit, un compagnon si pauvre qu'il n'avait ni bu ni mangé et que, pour payer sa couchée, il avait dû engager son habit. C'était peu rassurant pour ma créance de vingt florins six batzen que Bachmann avait promis de rembourser au double.

Malgré tout, je soupirais après mon camarade. A mon retour à l'*Aigle*, nous nous rencontrâmes. L'accueil de Bachmann ne fut pas très-amical, cela va sans dire ; j'eus à essuyer une bor-

dée de reproches ; je prétendis m'être égaré en route et Bachmann finit par s'apaiser. Quelque certain que je fusse de son dénûment, je l'interrogeai sur ce qu'il avait gagné : « Pas un kreutzer, répondit-il ; depuis hier je n'ai mangé ni bu. J'ai vu cependant l'ébéniste de la cour ; il s'accommoderait du secret, mais il ne veut payer qu'une bouteille de vin. » — « C'est toujours cela ! » dis-je. En vidant la bouteille, j'amenai l'ébéniste à prendre chez l'apothicaire, au compte de son maître, les substances pour la fabrication du vernis et à nous donner six batzen par-dessus le marché.

Le lendemain, nous parcourûmes la ville de l'aube au crépuscule sans boucler la moindre affaire. Notre bourse était absolument vide ; comment payer l'aubergiste ? Tourmentés de jour par la faim, la nuit par le souci, nous redoutions d'être chassés de la ville comme vauriens, car nos vêtements

étaient trop en guenilles pour que personne consentît à les prendre en paiement.

L'idée me vint que le vernis lui-même serait peut-être d'une vente plus facile que la recette, mais encore fallait-il avoir de quoi le fabriquer. Je retournai vers l'apothicaire qui paraissait un bon cœur ; je le priai de nous fournir à crédit les ingrédients nécessaires : « Avec plaisir, répondit-il, et je n'accepte point d'argent, vous m'indiquerez seulement le secret. » Ce fut un baume sur nos blessures. Nous fabriquâmes aussitôt une mesure de vernis, que nous vendîmes à raison de vingt batzen la pinte, principalement à des Juifs. Nous fûmes ainsi en état de solder notre écot et de faire raccommoder nos souliers. Ces dépenses réduisirent notre avoir à dix kreutzers. Comme de nouvelles ventes étaient absolument improbables, nous résolûmes de

retourner en Suisse. De ma part, ce n'était point un dessein bien arrêté ; je voulais plutôt savoir de quel côté Bachmann se dirigeait pour prendre une autre route, car il ne me rendait aucun service et continuait à boire le peu qu'il gagnait.

Bachmann m'aurait suivi partout, de sorte qu'une franche explication avec lui n'aurait pas abouti. Il fallait une occasion. Le soir même, à 9 heures, mon camarade fatigué de nos courses infructueuses dit qu'il avait sommeil ; je le laissai se coucher et je m'enfuis par la porte de Tubingen.

Quoique peu avancée, la nuit était obscure, la lune dans son premier quartier se voilait de nuages, partout un silence de mort. Un frisson involontaire parcourut mon être ; les idées superstitieuses de mon enfance se réveillèrent et m'entourèrent de fantômes ; au moindre bruit je tremblais de voir apparaître

le diable en personne. Et réellement, dans le lointain, je crus discerner une sombre et gigantesque figure qui se mouvait. Une terreur inexprimable s'empara de mes sens. « Ce n'est point un homme, me disais-je, car les gens dorment à cette heure ; d'autre part, nul animal n'est ainsi fait, et un ange n'aurait pas cet air effrayant; c'est donc un démon. » Mes jambes ne me soutenaient plus, le fantôme approchait. Me rappelant la pieuse formule d'exorcisme, je m'écriai : « Esprits bienfaisants, louez l'Eternel ! » Hélas ! ce fut en vain. Dieu voulait-il me punir d'avoir abandonné mon pauvre camarade ?

Le fantôme avançait, avançait, ses cornes se voyaient distinctement : « Je suis perdu ! » pensai-je tout près de défaillir. Le démon était devant moi... Il me fit un salut amical... C'était un homme en chair et en os, un homme comme vous et moi, un homme qui

revenait du bois avec une charge de ramée sur la tête ; les longues cornes n'étaient que branchages ! Honteux de ma poltronnerie, je ne l'accostai point, mais je me félicite de n'avoir pu fuir, car aujourd'hui peut-être je croirais aux esprits.

Cette panique, la faim, la soif avaient épuisé mes forces. Il pouvait être minuit. La route traversait une forêt ; je me couchai au pied d'un châtaignier, mais le souci m'empêcha de dormir. Saisi par la fraîcheur de la nuit, je croyais toujours entendre des pas d'hommes et ce bruit m'inquiétait, quoique je ne craignisse plus les revenants. Deux heures sonnèrent à l'horloge d'un village éloigné ; je me levai, repris ma valise et suivis la grande route. Là, je rencontrai un homme qui allait du même côté et qui fut heureux de ma compagnie. Sur ces entrefaites, la pluie se changea en averse ; nous arrivâmes tout mouillés

au dernier village avant Tubingen, où mon compagnon me quitta.

L'aube parut, le ciel s'éclaircit, une belle journée s'annonçait : « Allons de ce pas à Stuttgard, » me dis-je. Durant le trajet je ne pris qu'un verre de vin, sans rien manger, faute d'argent. De Stuttgard je poussai jusqu'à Cannstadt. A demi-mort de fatigue et de faim, je me couchai après avoir bu un verre de bière ; mais l'épuisement chassa le sommeil.

CHAPITRE III

RAYON DE SOLEIL. — NOUVELLES BOURRASQUES. — LE SECOURS DE LA PROVIDENCE.

Le lendemain, j'interrogeai un ébéniste pour savoir à qui vendre mon vernis. « J'en ai moi-même envie, me répondit-il, seulement je ne suis pas en fonds ; mais souvent un bon conseil vaut de l'or ; en échange de la recette, je vous aiderai. Pour commencer, je vais confectionner une planchette

plus jolie que la vôtre et vous la vernirez, ensuite je vous mènerai vers une personne qui certainement payera comme il faut. Est-ce convenu ? » J'acceptai sans hésiter.

Il fit une planchette si unie, que mon vernis reluisait comme du cristal ; puis il me conduisit chez un tapissier, où j'eus à traiter avec une excellente dame qui, en sa qualité de peintre, était juge compétent ; mon vernis lui plut, elle paya deux écus la recette. Jamais un homme (je vous en demande pardon, messieurs) ne m'en avait offert ce prix. Honneur aux dames ! Cette compatissante personne poussa la bonté jusqu'à m'écrire de sa blanche main une lettre de recommandation pour Nuremberg ; elle me fit aussi promettre de la venir voir si je repassais par Cannstadt. Dans un cœur flétri par les déceptions, pareille bienveillance laisse un souvenir ineffaçable.

Je reprenais courage : « Bah ! me disais-je, je gagnerai toujours assez pour me tirer d'affaire. Je ne mènerai pas le train de vie de Bachmann ; la nature se contente de peu, le pain quotidien suffit. » Par Weiblingen et Schorndorf je gagnai Schwæbischgmünd. L'aimable hôte de la *Cloche* me recommanda à un riche bijoutier qui acheta la recette cinq florins ; plusieurs ébénistes ayant aussi fourni leur obole, je recueillis douze florins. Après tant d'infortunes c'était le Pérou.

Rien ne me garantissait la durée de cette prospérité, cependant je voulus prendre mes aises à Nœrdlingen ; je choisis un bel hôtel, où le logement et la table me coûtèrent un florin par jour. C'était de la prodigalité, mais la ville comptait, disait-on, plusieurs grands personnages amateurs de découvertes. Je fus les voir ; par malheur, malgré la saison avancée, on n'était point revenu

de la campagne. Sur l'assurance que cela ne tarderait pas et que je ferais de bonnes affaires, je commis l'imprudence d'attendre. Ma bourse en pâtit : çà et là j'obtenais un batz ou deux de quelque ébéniste ; le reste de mon temps se passait chez un peintre avec qui j'avais lié connaissance et dont j'admirais les portraits. J'étais choyé par mes hôtes et surtout par une jolie sommelière qui avouait son faible pour les Suisses ; elle avait probablement sujet de se souvenir d'eux. Je vois encore cette aimable enfant ; avec elle disparut pour longtemps l'étoile de mon bonheur.

Après dix jours de vaine attente, comme il ne me restait plus que huit kreutzers, je résolus d'aller à Wallerstein, me promettant de revenir dans deux semaines à Nœrdlingen, lorsque les notables y seraient. La charmante sommelière se répandit en pleurs ; elle m'eût volontiers suivi en Suisse,

mais avec deux batzen pour toute richesse la vie de ménage m'était interdite ; j'avais déjà bien assez de mal à remplir ma propre écuelle.

De Wallerstein je gagnai Dinkelspül. Réduit à ne consommer qu'un verre de bière, je reçus dès le matin congé de l'aubergiste qui m'envoya à la brasserie du *Cygne*. Je jeûnai tout le jour ; mes visites aux ébénistes, tourneurs et vernisseurs ne me rapportèrent pas un denier. Le soir je m'accordai un kreutzer de bière ; mon écot, le lendemain, se montait à deux kreutzers ; l'achat d'un petit pain réduisit à quatre kreutzers mon pécule. Un tourneur m'avait offert douze kreutzers de ma recette ; je la lui cédai à ce prix dérisoire, mais quand j'eus passé la journée à lui faire des essais, ce misérable se prétendit non convaincu et refusa de payer ; après une longue discussion, il m'octroya six kreutzers : « Et si vous n'êtes pas con-

tent, ajouta-t-il avec menace, je vous jette dehors ! » Il fallut courber la tête.

Le lendemain, un orfèvre me promit bonne rémunération contre un vernis solide pour les caisses de pendule. Je me mis à l'œuvre, mais l'ambre et l'huile de lin se mélangeant mal, tout le travail de ma journée fut perdu. Le jour suivant, un homme comme il faut offrit de bien payer si le vernis contenait du copal; là-dessus, j'essayai de dissoudre cette substance dans l'esprit-de-vin, sans y réussir. Je finis par placer le mélange sur un poêle chaud, le flacon sauta, ma ruine était consommée. Ah ! quelle détresse ! Depuis huit jours que je résidais à Dinkelspül, je n'avais presque rien gagné ; l'hiver sévissait avec rigueur et je portais des habits d'été tout en loques ; souliers et bas ne me protégeaient ni contre le froid ni contre l'humidité ; mais à mes

yeux l'égoïsme des hommes était mille fois plus cruel que les frimas.

En errant de rue en rue, plongé dans mes sombres pensées, j'arrivai à l'atelier d'un fabricant de clavecins nommé Rhiner. Il fut content de ma visite, ayant beaucoup entendu parler de moi : « Combien demandez-vous de votre recette ? me dit-il ; elle me sera fort utile, je veux la payer son prix. » — « Je m'en remets à vous, » répondis-je. Sur-le-champ on apporta du pain et de la bière, qui me firent un plaisir indicible. Je dictai la recette à Rhiner et la préparai sous ses yeux ; très-satisfait, il me donna six batzen en m'invitant à dîner.

Sa famille me reçut cordialement ; elle tenait les Suisses en haute estime, à cause de leur probité. Mme Rhiner s'informa du pasteur Lavater, de Zurich, et quand elle apprit que je l'avais vu chez lui, elle éprouva une véritable

joie d'enfant, car elle prisait fort les œuvres de cet écrivain et sa science physiognomonique. Aussi fut-elle pleine de prévenances. Elle me recommanda à son beau-frère, arpenteur habile, qui me demanda si je savais colorier des plans et des esquisses : « J'espère être à même de vous contenter, » répondis-je. « Les prairies, reprit-il, doivent être marquées en vert, les champs en jaune et les forêts par de petits arbres. J'ai de l'ouvrage pour plusieurs jours ; vous recevrez six batzen par jour, plus le dîner. » La proposition convenait à mes goûts autant qu'à mes besoins.

J'exécutai ce travail avec entrain et à l'entière satisfaction du géomètre. Son intérêt pour moi lui suggéra l'idée de m'envoyer chez un riche filateur de coton, dont l'épouse avait beaucoup de meubles à faire vernir. Cette dame convint de six batzen par jour, outre le dîner et les fournitures. Alors je beso-

gnai en artiste qui peut tout parce qu'il ose tout ; mon pinceau se promena sur les tables, les chaises, les commodes et même sur une paire de culottes. Ceci mérite explication.

Pour tuer le temps, le maître du logis me tenait volontiers compagnie. Le lustre dont je dotais ses meubles lui fit venir une singulière fantaisie : « Pourriez-vous vernir ma culotte ? Ce drap noir reluirait joliment. » — « Pourquoi pas ? Votre culotte brillera comme un miroir. » Plein de confiance, il se campa ; je l'avertis qu'il restait libre d'arrêter l'opération, si l'essai lui déplaisait.

Après avoir plongé mon pinceau dans le vernis liquide, je badigeonnai le devant, pour commencer. Le filateur fut enchanté du résultat, mais comme l'humidité l'incommodait un peu, je lui conseillai de se sécher vers le poêle. Or la sandaraque avait pénétré le drap

et lorsque ce dernier fut sec, il arriva ce que je prévoyais : culotte, chemise et peau ne firent plus qu'un. Cet inconvénient n'altéra point la satisfaction de mon client, qui se mirait avec complaisance dans sa culotte, et l'œuvre d'embellissement allait se poursuivre quand Madame entra : « Oh ! saligaud, s'écria-t-elle en riant, fais-toi aussi vernir le derrière ! Est-il permis d'être bête à ce point ? » — « Sois tranquille, ma chère femme, riposta l'époux, tu es servie à souhait, on a tout verni. »

L'aventure s'ébruita (fameuse aubaine pour les feuilles charivariques, s'il en eût existé), elle me mit en scène et me procura de l'ouvrage ; on m'apporta des meubles à vernir, même des souliers, des bottes et des têtes de pipes. J'eus ainsi de l'occupation pour deux mois. Une paire de bottes dont je fis emplette fut passée au vernis pour servir d'échantillon. La famille

Rhiner me continuait ses bontés. L'ennui était de loger droit au-dessus d'une brasserie, car la fumée et la vapeur me suffoquaient par moments ; en outre, un vieil ivrogne de musicien s'introduisait dans mon lit sous prétexte d'en être le premier occupant, et à la vérité je n'avais guère le droit de repousser cette intrusion, puisque la couchée ne coûtait qu'un kreutzer.

Vers la mi-janvier de 1791, je résolus d'aller ailleurs tenter la fortune. Un perruquier me remit une lettre pour ses parents à Anspach, où je comptais me rendre. Sur ces entrefaites, un ouvrier cordonnier se fit fort de m'introduire, à Gunzenhausen, chez un seigneur qui payerait cher mon secret. Je le crus, un beau dimanche nous partîmes ; mais à Gunzenhausen mon rusé compagnon s'éclipsa ; je ne le revis plus, et ayant pris la liberté de me présenter à la personne en question,

je fus éconduit les mains vides, on n'avait pas besoin de mon vernis. L'aubergiste me prévint qu'il n'y avait rien à gagner ; je m'acheminai donc à pied vers Anspach.

Les mauvais jours recommençaient. C'était la pire saison pour voyager ; la neige, la pluie m'assaillaient de leurs bourrasques furieuses ; l'escarcelle ne renfermait plus que huit batzen. Un soir, j'entrai dans une brasserie de village, où par exception l'on consentit à me loger. J'y vis une singulière façon de se comporter avec le feu : quand je voulus gagner mon réduit, la servante alluma un morceau de bois résineux, à la lueur duquel elle me guida jusqu'au grenier, droit sous le toit ; elle assujettit le flambeau ardent au premier endroit venu, sans la moindre précaution, comme si elle cherchait l'incendie ; après m'avoir indiqué mon lit, elle me recommanda d'éteindre, puis

redescendit de l'air le plus naturel et le plus tranquille du monde. Nullement à mon aise, je m'empressai d'éteindre. La crainte du feu me fit même négliger l'inspection de ma couche, dont certaines sensations m'inspirèrent une idée défavorable ; je me crus tombé au milieu d'une ruche d'abeilles ; rats et souris se mirent aussi de la partie, une odeur infecte m'asphyxiait, tandis que mon corps tremblait de froid. Je rappelais Job sur son fumier.

A Anspach, les parents du perruquier furent tout cœur. Un enfant me conduisit chez un carrossier nommé Schürlein, qui employait beaucoup de vernis pour ses voitures. Maître Schürlein me dit : « Votre vernis ne vaut pas le diable, mais si vous savez peindre des ornements et des armoiries, je puis vous occuper. » Je me délivrai un brevet de capacité, malgré les protestations de ma conscience effrayée ; c'était le seul

moyen de vivre quelques jours, en attendant un congé formel et inévitable. Le patron, me montrant une pierre plate et polie, m'ordonna de broyer les couleurs pour un fond d'or qui devait être appliqué le lendemain. Le succès couronna mes efforts.

Après souper, deux compagnons partagèrent avec moi leur grabat, dans un grenier où régnait un froid glacial. Nuit désagréable ; le réveil le fut davantage encore. Comme déjeuner, un morceau de pain noir ; puis se dressèrent devant moi les insurmontables difficultés de ma position. Il s'agissait de dorer une caisse de carrosse, et je n'entendais pas le premier mot du métier ! Outils et ingrédients, le maître fournissait tout, il est vrai, mais par quel bout commencer ? Demander conseil, c'était me faire renvoyer sur l'heure, car on voulait un ouvrier, non un apprenti. Il fallait hardiment se mettre à l'œuvre.

Choisissant le procédé le plus simple, je pris délicatement une feuille d'or et l'appliquai sur le vernis. Je reconnus bien vite que c'était le moyen d'obtenir une dorure exécrable, en gaspillant l'or. Survint M. Schürlein, il bondit et lâcha tant de jurons que pour le coup je me crus chassé ; mais à ma grande surprise il n'en fut rien. Le patron réfléchit que je savais vernir, il me garda pour cette besogne ; je m'en acquittai volontiers et à sa pleine satisfaction. Bientôt je peignis sur les carrosses de beaux lambrequins et d'élégantes arabesques. Cependant ce genre d'occupation n'était que l'accessoire, vu que je prenais ma bonne part des rudes travaux de la forge. Que je me formasse comme peintre-décorateur, ce serait trop dire, l'idée de M. Schürlein étant plutôt de me rendre forgeron. Quoiqu'on fût au cœur de l'hiver, je me levais à 4 heures du matin, en même

temps que les ouvriers, pour limer et forger avec eux jusqu'à 8 heures ; le reste du jour, je vernissais les caisses de carrosse et dessus je peignais des guirlandes. Parfois, c'était une chambre à orner de belles bordures et de petits paysages.

Telle fut ma vie pendant douze semaines, puis je repris le bâton de voyage. Mon gain hebdomadaire ayant été fixé à un florin, outre la nourriture et le logement, M. Schürlein me compta la jolie somme de douze florins. L'habit tout râpé qu'un Juif avait si bien su me vendre à Manheim fut échangé contre un autre de bon drap blanc, moyennant cinq florins de soulte. Ma garde-robe, les culottes notamment, avait beaucoup souffert du vernis et des couleurs ; une réforme générale n'eût point été du luxe, mais l'expérience me recommandait l'économie.

L'hiver cédait la place au doux prin-

temps ; Pâques approchait. Pourquoi ne pas reprendre courage ? pourquoi ne pas affronter de nouveau les coups de la destinée ? La monotonie de l'existence chez M. Schürlein me pesait trop. Par Nuremberg, Erlangen, Forchheim, Bamberg, j'atteignis Cobourg où, durant une halte de 48 heures, je vendis ma recette un florin à un ébéniste. Puis je gagnai Hildburghausen, Suhl, Ilmenau, Plauen, Arnstadt. Là, on me déconseilla de m'engager seul dans la forêt de Thuringe, parce qu'elle n'était pas sûre ; mais comme ma toilette était fripée et que je ne portais sur moi valeur quelconque, je me moquais des brigands.

Ma première rencontre fut celle de charbonniers, ils ne me regardèrent même pas. Une demi-lieue plus loin, à l'intérieur d'une misérable hutte, hommes, femmes et enfants, assis en groupes pittoresques, s'occupaient ac-

tivement au tressage des corbeilles et paniers. Après avoir souhaité le bonjour à cette respectable compagnie, je m'éloignais à pas rapides, quand un des hommes me cria d'une voix rauque : « Eh ! l'ami, d'où vient-on ? où va-t-on ? » Il fallut s'arrêter. Eh bien, ces gens furent charmés d'apprendre que j'étais Suisse : « La Suisse, dirent-ils, est un bon et beau pays ; nous l'avons parcourue, bien traités partout. »

Je dus prendre place dans leur cercle, et tandis qu'ils chantaient merveille de l'Helvétie, tout à coup ces mots prononcés d'une voix caverneuse partirent du fond de la salle : « Eh ! jeune homme, veux-tu connaître ton avenir ? Je te le dévoilerai, si tu ne regardes pas à un groschen. » Au premier moment cette apostrophe m'abasourdit, mais je finis par distinguer dans la pénombre une vieille momie qui m'appelait du geste. Obéissant à l'invitation

(non sans un battement de cœur), je déclarai d'emblée que l'état de mes finances m'interdisait toute dépense supérieure à un quart de groschen. Mon extérieur confirmait mon dire ; la femme me prit donc les deux mains, examina les lignes et de sa bouche édentée rendit l'oracle suivant :

« Jeune homme, tu voyageras longtemps, bien longtemps encore, à travers monts et vaux, bois et marais, avant de trouver un lieu de repos. Ensuite, tu feras la connaissance d'une jeune fille, belle et de bonne naissance ; vous vous aimerez éperdûment, mais cet amour sera pour toi la source de nombreux chagrins, car la famille combattra votre union ; ton amante appartenant à la haute noblesse, ses parents lui défendront d'épouser un roturier, etc., etc. »

La sibylle continua sur ce ton. Je l'écoutais ahuri ; un morceau de pain

et de fromage eût mieux fait mon affaire que les faisans rôtis et les dindes farcies dont elle se montrait si prodigue dans ses horoscopes. Je déboursai le quart de groschen et pris congé de la bande. J'appris qu'on imputait à ces Bohémiens toute sorte de brigandages.

Une demi-lieue avant Erfurt, la fatalité me joua un tour perfide : surmenées par une marche continue, mes pauvres culottes se disloquèrent tout à fait, et je ne possédais ni fil ni aiguille ! La nécessité est mère de l'industrie. Tandis que je contemplais le désastre, mes yeux rencontrèrent une herbe longue et résistante ; je la cueillis, tressai les tiges et les passai dans les trous de l'étoffe, de façon à retenir les loques tant bien que mal. L'ouvrage n'était, je l'avoue, ni parfait ni même très-solide ; il fallait marcher avec précaution, crainte d'accident grave, mais enfin je n'étais pas nu. Mon premier

soin, à Erfurt, fut d'acheter fil et aiguilles. Le crépuscule empêcha l'aubergiste de remarquer le délabrement de ma toilette. Après un maigre souper, je m'enfermai dans ma chambrette afin de procéder à l'œuvre de restauration, loin de tout regard indiscret. J'assujettis les culottes au moyen d'une lanière de cuir coupée aux bretelles, réparation habile qui me faisait le plus grand honneur.

Le lendemain, je fus heureux de constater que mes hôtes étaient d'humeur affable et communicative. Le mari examina mes échantillons et me donna bon espoir. Une dame, vers laquelle il m'envoya, me dit : « J'ai une chambre tapissée d'un papier marbré, croyez-vous pouvoir le rendre aussi brillant que vos planchettes ? » J'insinuai que ce travail coûterait cher, trente écus pour le moins : « Je ne regarde pas à la dépense, répondit-elle, pourvu

que la chambre soit jolie. » Outre les fournitures, on m'assura huit groschen par jour, le dîner et un pourboire en cas de réussite. Mon premier soin fut d'étendre une couche de colle liquide sur la tapisserie, opération lente, vu la petitesse de mon pinceau. Pourquoi ne pas s'aviser de prendre un plus gros pinceau ? Etait-ce désir de tirer les choses en longueur ? Je ne sais, mais je mis trois semaines à ce qui demandait huit jours au plus. Néanmoins la dame fut contente, elle me gratifia du pourboire et me dit de revenir bientôt.

L'ouvrage manquant à Erfurt, je réglai compte avec l'hôtelier et il me resta deux écus. Huit jours avant la Pentecôte de 1791, je partis pour Weimar. Aux portes de la ville, à l'ombre d'un grand arbre, j'utilisai mon vernis pour donner à mes bottes un éclat éblouissant. Aussi, devant le corps de garde, la sentinelle me cria : « Ohé !

l'ami, quel fameux cirage avez-vous là ? » — « Il est de ma propre fabrication, répliquai-je ; je voyage pour le vendre. » — « Peut-il servir à polir les baudriers et les gibernes ? » — « Pourquoi pas ? Entrons à l'auberge et je vous le prouverai. » Le soldat me suivit, paya un groschen et rejoignit tout fier ses camarades. A la vue d'une giberne si brillante, dix militaires accoururent, tous plus pressés les uns que les autres ; je ne savais à qui entendre, c'était un déluge de questions : ce lustre était-il durable, ne présentait-il aucun inconvénient, etc.

Sur ces entrefaites, entre un sergent à grosses moustaches et de mine rébarbative : « Le capitaine, déclare-t-il, défend qu'on fasse polir ici sa giberne. L'ordonnance exige une tenue uniforme ; or un soldat reluirait, l'autre pas, c'est inadmissible ! » Et m'apostrophant d'une voix formidable : « Dé-

campe ! quitte la ville à l'instant ! » Comme ce bravache n'avait rien à me commander, je me crus en droit de résister à ses injonctions ; alors sa fureur se déchaîna : « Détale, sinon gare à toi ! » Mon intention n'ayant jamais été de faire un long séjour à Weimar, je cédai le terrain à ce malotru. A Naumbourg, où je couchai, un peintre-vernisseur, fort malade de la colique de plomb, me prémunit contre le poison des couleurs, avis qui mérite ma reconnaissance.

Je comptais trouver à Weissenfels un compagnon pelletier que j'avais connu à Saint-Gall, mais ses parents m'apprirent qu'il était à la foire de Leipzig. Je m'y rendis. Par malheur, cet ami prétexta n'avoir pas le temps de s'occuper de moi ; selon lui, je ne gagnerais rien à Leipzig. Je m'acheminai donc sur Breslau par Oschatz, Meissen et Dresde. La nuit me surprit dans

un village aux environs de Dresde; l'auberge était un véritable chenil, rendez-vous général des mendiants et vagabonds. Lorsque je demandai mon lit, on m'introduisit dans une grande salle remplie de paille, où dormaient plus de vingt personnes de tout âge et de tout sexe. Spectacle dégoûtant, mais cette étable convenait à mes ressources, la couchée ne coûtant que trois pfennings. Avec quel bonheur je m'échappai, l'aube à peine levée, pour respirer un air moins empesté.

Vers midi j'atteignis Bischofswerda. Encore à jeun, je n'osais cependant m'arrêter à l'auberge, car je n'avais pas un denier en poche. Enfin, grâce à mon vernis, je reçus d'un ébéniste un demi-groschen et je pus m'accorder un verre de bière. Le soir, j'arrivai à Bautzen, harassé, mourant de faim. Je m'enquis d'un peintre-vernisseur; un maître sellier nommé Gerhart,

homme très-affable, m'indiqua M. Keller, peintre. Tous deux se réjouirent de voir un Suisse, et M. Keller me dit de rester, qu'il avait beaucoup d'ouvrage. « Où avez-vous appris à peindre ? me demanda-t-il. Savez-vous étoffer ? » — « Mon père est peintre, répondis-je, c'est lui qui m'a tout appris. » — « Eh bien, reprit-il, venez déjeuner demain et nous nous arrangerons. Je vous offrirais volontiers le gîte si ma femme pouvait vous dresser un lit ce soir, mais voici quatre groschen pour votre nuit à l'auberge. »

C'était la manne céleste, sans compter que la peinture avait toujours été ma passion. Un seul point troublait ma joie : M. Keller m'engageait parce que je me donnais pour peintre, quand je savais tout au plus broyer les couleurs et vernir les fonds. Une question du maître surtout me trottait par la tête : « Savez-vous *étoffer ?* » Etoffer !

un mot que de ma vie je n'avais entendu. Et personne pour me renseigner ! Allais-je subir chez M. Keller les mêmes désagréments qu'avec le dorage chez M. Schürlein ? « Enfin, me dis-je, à supposer que le patron ne te garde qu'une semaine, ce sera toujours cela et tu auras appris quelque chose. » A demi rassuré, je gagnai l'auberge où je me fis servir de la bière et un peu de nourriture, dont j'avais grand besoin. Quand j'étendis sur la paille mes membres fatigués, le sommeil vint aussitôt réparer mes forces.

Au jour, mes craintes se réveillèrent : « Si, pour commencer, le patron va te dire d'étoffer, comment te tireras-tu de ce mauvais pas ? Ah ! maudit étoffage ! » Ce fut en tremblant que j'abordai M. Keller ; il m'accueillit d'un air gracieux, me questionna sur la peinture et parut satisfait de mes réponses. Par bonheur, il laissa de côté l'étoffage,

mais sa conversation m'apprit plusieurs choses nouvelles pour moi ; par bonheur aussi, c'était Pentecôte, jour férié, et la permission me fut octroyée d'aller me promener.

J'entrai à l'atelier le lendemain ; pendant deux jours consécutifs je ne fis que broyer les couleurs, sans me plaindre de cette occupation fatigante. Ensuite, on m'envoya au cimetière peindre des pierres tumulaires ; les lettres en creux des inscriptions me donnèrent seules quelque peine. Un instant M. Keller put douter de mes talents, mais rapides furent mes progrès. Mon été se passa à vernir des appartements et des carrosses. Le patron louait mon zèle, j'étais toujours le premier et le dernier au travail.

A l'arrière-automne commence la morte-saison : « Mon brave Suisse, me dit un jour M. Keller, quoique je n'aie jamais gardé d'ouvrier l'hiver, voulez-

vous rester chez moi ? Je vous assure le vivre et la même paie qu'en été, seulement il m'est impossible de vous donner une chambre chauffée. Vous travaillerez à la boutique, vous ferez ce que bon vous semblera, vous vernirez, dessinerez tout à votre aise. » C'était une offre exceptionnelle et vraiment flatteuse, je l'acceptai avec gratitude.

L'hiver me surprit en habits d'été tout usés, dans une chambre à coucher glaciale et un atelier impossible à chauffer. Mais le froid ne m'arrêta pas ; à la boutique, si l'eau gelait et m'empêchait par conséquent de faire de la gouache, je dessinais ou bien je peignais à l'huile de petits paysages et des sujets historiques. C'était dur, le matin, d'entreprendre un ouvrage où le corps demeure immobile, d'autant plus que toute la nuit, dans mon grenier, la neige tourbillonnait sur mon grabat ; la chemise me gelait sur le corps ; j'a-

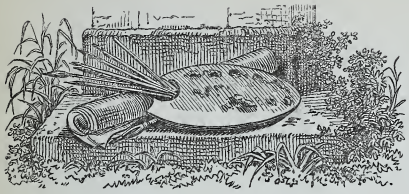
vais les mains enflées comme des coussins et aussi rouges que l'écarlate ; je ne sentais plus mes pieds, il me semblait avoir des jambes de bois. Ah ! je comptais les jours, les heures qui nous séparaient du printemps.

Au commencement de mars, M. Keller conclut avec moi un nouvel accord pour la prochaine saison ; il porta mon salaire de seize groschen à vingt. Aussi me promis-je de renouveler mes nippes. Ce fut un heureux été. L'ouvrage abondait ; mon maître m'envoyait fréquemment, avec un manœuvre sous mes ordres, tapisser et peindre les appartements des riches familles d'alentour. En automne, M. Keller me garda aux mêmes conditions que l'année précédente ; l'hiver fut moins rigoureux, d'ailleurs ma garde-robe était mieux fournie ; seules les engelures aux mains me tourmentèrent horriblement. J'appris beaucoup durant ces jours de loi-

sir. Au printemps, le patron porta mon salaire à trente groschen par semaine ; il me confia même la restauration d'une église, travail qui prit toute la saison, avec deux ouvriers et deux manœuvres.

L'été de 1793 allait finir lorsque je reçus la visite inopinée de deux parents, peintres et doreurs ; le vernis leur avait mieux réussi qu'à moi. Ils me conseillèrent de m'établir au pays comme peintre-vernisseur. Leur conversation ayant réveillé en moi le regret de la patrie, je résolus de partir au printemps. M. Keller, paraît-il, eut vent de mon dessein ; il s'en formalisa, non sans cause, et ne voulut pas me garder toute la morte-saison pour que je le quittasse à la reprise du travail. J'oubliais trop ses bontés, je l'avoue. Aussi trois semaines avant Noël, quand il n'y eut plus d'ouvrage, M. Keller me signifia congé. Je n'en fus pas mal ahuri, car c'était un mauvais moment pour

voyager. Je reconnus cependant que le patron était dans son droit, que j'aurais tort de me plaindre : ma conduite à son égard était injustifiable et dénotait une insigne légèreté.



CHAPITRE IV

CARRIÈRE ARTISTIQUE. — SÉJOUR A STUTTGARD. — LE ROI DE WURTEMBERG.

En 1793, quinze jours avant Noël, je me mis en chemin par un froid rigoureux et une neige si abondante, que les plus belles routes en étaient impraticables. Malgré ces obstacles, je faisais mes huit lieues par jour, à pied, sans dépenser plus de six groschen. Halte d'un jour à Nuremberg, où l'aubergiste eut l'obligeance de me montrer toutes

les curiosités de la ville. Je passai la journée de Noël à Memmingen; de là j'atteignis Lindau, m'embarquai pour Rorschach et ne fis qu'une traite jusqu'à Erlen. Mon arrivée à une heure indue surprit les miens, qui étaient loin de m'attendre. Grande fut leur joie, tous se trouvaient en bonne santé.

Après quelques jours consacrés au plaisir de revoir parents, amis et connaissances, je songeai à gagner mon pain. A Erlen même, rien à espérer ; que résoudre ? Un parent eut la bonté d'écrire au célèbre Lavater qu'à Erlen venait d'arriver un peintre qui cherchait de l'occupation. Deux jours plus tard, je reçus un gros paquet contenant une quantité de peintures qu'il fallait copier, travail délicat pour un simple vernisseur ayant tout appris par lui-même ; et puis ne savais-je pas d'ancienne date combien Lavater était difficile ? Je voulus me surpasser. Les copies terminées,

je les portai moi-même à Zurich. Au premier coup d'œil, Lavater fit la grimace et se déclara nullement satisfait. « Pour que je continue à vous donner de l'ouvrage, me dit-il, il vous faut travailler chez moi. » C'était exaucer mes vœux les plus chers. Je courus à Erlen prendre mon bagage et revins m'établir à Zurich, au *Cerf*.

Nous étions au commencement de février 1794. Je restais chez M. Lavater depuis le grand matin jusqu'au soir. Il me faisait copier ses sujets de piété favoris, des têtes de Christ et d'apôtres, et il me dirigeait selon les règles de l'art. Je reconnus alors tout ce qui me manquait ; chaque heure, pour ainsi dire, m'apprenait du nouveau ; j'acquis, en particulier, une idée juste du portrait. Le salaire était minime, mais il suffisait à mon entretien.

Au bout de quatre mois, une lettre de mon père m'informa qu'un M. Stadler,

de Flawyl, avait des chambres à vernir et à décorer ; c'était de la besogne pour tout l'été et bien rétribuée. M. Lavater me félicita de l'aubaine : « Revenez en automne, me dit-il, quand vous n'aurez plus d'ouvrage. » Le mois de juin me vit à l'œuvre chez M. Stadler.

Ce travail achevé, je m'essayai dans le portrait, d'abord par de simples esquisses et des profils qui réussirent ; la ressemblance y était. Mon premier portrait fut celui de M. Stadler ; il en fut satisfait et me fit peindre ses enfants. Ensuite M. Egli, d'Oberglatt, me demanda son portrait. Ma réputation parvint à Hauptweil, où je trouvai beaucoup d'occupation. En automne, je me rendis à Schaffhouse ; j'eus de l'ouvrage tout l'hiver, mais l'auberge absorbait mon gain, quoique je ne fisse pas de folies.

J'alternai entre Winterthur, Zurich et Schaffhouse jusqu'en 1798, que la

révolution française s'abattit sur la Suisse comme un fléau dévastateur. Les Français semaient partout la ruine et la désolation. Personne n'étant sûr de garder sa tête sur les épaules, l'idée ne venait pas de se faire peindre. Du mois de mars au mois d'août je vécus à Erlen, continuant mes études. Enfin je repris mes tournées. En octobre, le gouvernement helvétique s'établit à Lucerne ; je m'y rendis pour peindre les notabilités et j'eus, en effet, de l'occupation tout l'hiver. On goûtait fort mes miniatures sur ivoire.

En mai 1799, je suivis à Berne le gouvernement helvétique. J'y peignis un grand nombre d'officiers et de magistrats ; cependant les commandes se ralentirent la seconde année et davantage encore la troisième, de sorte que je rentrai à Erlen. Tout l'été j'eus de l'ouvrage dans les environs ; je passai l'hiver à Saint-Gall, le printemps à

Winterthur et à Zurich. L'hiver de 1804 me retrouva à Schaffhouse. De là je faisais de fréquentes excursions à Feuerthalen, village sur l'autre rive du Rhin ; mon cœur, mûr pour l'amour, s'y sentait attiré par les charmes de Mlle B., jeune fille belle, instruite et aimable. En 1805, je demandai sa main ; les parents consentirent, mais différèrent le mariage de quelques années ; il fallut me contenter d'une promesse à longue échéance.

Au printemps de 1806, les affaires me séparèrent de ma bien-aimée. M. le capitaine Fankhauser m'appela à Berthoud ; la besogne y fut abondante. La proximité me ramena à Berne, où je passai l'hiver à peindre des portraits. Au printemps de 1807, je fus mandé à Vevey ; j'y demeurai jusqu'à l'été, puis après une étape aux bains de Louëche, je revins à Berne.

Mlle B., dont l'image me suivait par-

tout, m'écrivit d'abord régulièrement et Dieu sait si j'oubliais de répondre. Mais peu à peu ses lettres devinrent plus rares et plus froides ; évidemment elle changeait d'inclination. Il me fut donc loisible de méditer à mon aise le proverbe : « Loin des yeux, loin du cœur. » D'autre part, les rapports d'un ami schaffhousois jetaient de l'eau froide sur ma passion. La demoiselle s'aperçut de mon indifférence ; en 1812, elle me renvoya mes présents ; bientôt j'appris qu'elle se mariait. Comment me fier désormais au volage Cupidon ? et maintenant que ma tête a sa couronne de cheveux blancs, il est trop tard pour sacrifier ma liberté au dieu d'hymen.

Berne était ma résidence principale ; de temps à autre j'allais à Lausanne et à Morges. En 1816, la princesse de Fürstenberg, propriétaire du château d'Eppishausen, près d'Erlen, me demanda son portrait. Au comble de la

joie, je me présentai, le 13 octobre, au château d'Eppishausen ; mais le baron de Lassberg m'apprit que Son Altesse résidait à Heiligenberg ; il se chargea de la prévenir. Quelques jours après, il me transmettait l'invitation de rejoindre la princesse.

J'arrivai passablement fatigué à Heiligenberg, vers 6 heures du soir ; un domestique me conduisit aussitôt auprès du baron de Lassberg, dont le bienveillant accueil me rendit courage et confiance : « Vous ferez, me dit-il, deux portraits de notre auguste princesse, et celui du jeune prince de Hohenlohe. » On m'installa dans une chambre bien chauffée et meublée magnifiquement ; on me servit comme un roi. Dès le lendemain la princesse m'accorda séance ; elle choisit une toilette aussi gracieuse que modeste. Ce n'était point une beauté idéale, mais un type de douceur et de bonté. Quand la prin-

cesse ne posait pas, je travaillais au portrait du prince de Hohenlohe. J'eus du bonheur avec ces deux ouvrages, car ils plurent tellement qu'on m'en commanda la copie, sans le moindre changement.

Ces cinq peintures me prirent à peu près jusqu'au nouvel an. Puis le prince de Fürstenberg arriva et voulut son portrait à double. A la fin de janvier tout était achevé et je regrettais de voir s'approcher le terme de mes félicités. Le régime de la maison me convenait. Quelle volupté de vivre, de travailler, de coucher dans une chambre chaude ! A 8 heures du matin, un laquais m'apportait du café au suave arome, avec sucre et petit pain blanc comme neige. Je travaillais jusqu'à 3 heures. On se mettait à table, le dîner durait une heure, assaisonné par les charmes de la conversation. Je passais toute l'après-dînée en compagnie du

spirituel secrétaire ; après souper, j'étais libre de me retirer quand bon me semblait. Oh ! la douce existence ! Le 15 janvier, hélas ! je pris congé de l'aimable princesse et de M. de Lassberg. Vu la rigueur de la saison, une chaise de poste confortable me transporta à Aldingen, où je m'embarquai.

A peine avais-je passé quelques semaines en famille, que l'excellent baron de Lassberg me témoigna son estime en m'écrivant d'être à Stuttgard pour la session des Chambres, que je n'aurais pas lieu de m'en repentir : « Ne manquez pas, ajoutait-il, de vous arrêter à Heiligenberg ; je désire vous remettre des lettres de recommandation. »

Quelle joie ! Enfin j'allais fonder ma réputation d'artiste en même temps qu'assurer mon existence. Le 10 mars, à 6 heures du matin, je me mis en route pour Constance, comptant traverser à Meersbourg ; mais le lac était si agité

qu'aucun batelier n'osa tenter l'aventure. L'aubergiste du *Cygne* me dit qu'à l'île de Mainau je trouverais facilement des pêcheurs pour me passer à Aldingen. Un char me conduisit à Mainau. Mon frère Jean, qui m'accompagnait, porta ma pesante valise jusqu'à l'extrémité du pont, et nous nous séparâmes à l'entrée de l'île. Un bateau venant d'Ueberlingen s'en retournait justement, je convins de quatre florins pour la traversée ; ces impudents bateliers exigeaient d'abord deux écus. La tempête sévissait avec fureur, à chaque instant les vagues menaçaient d'engloutir notre embarcation. Enfin, à 2 heures de l'après-midi, nous abordâmes à Maurach. Point de voiture, il fallut continuer la route à pied avec un guide qui portait ma valise. A Heiligenberg, l'heure tardive empêchait que je me présentasse au château ; mais M. le secrétaire n'eut pas plus

tôt connaissance de mon arrivée, qu'il vint à l'auberge m'inviter à souper. Le lendemain, la princesse me remit une lettre pour la princesse de Hohenlohe; M. de Lassberg m'en donna pour le conseiller aulique Dannecker, M. Gerber et le conseiller des finances Müller. Le surlendemain, vers le milieu du jour, après deux nuits passées en diligence, j'étais rendu à destination.

La princesse de Hohenlohe me laissa libre de commencer quand je voudrais; son portrait fut vite terminé; elle le trouva bon, et l'évêque d'Ellwangen l'ayant vu, me commanda le sien. La duchesse Louis suivit cet exemple. Enfin, le 19 avril 1817, un domestique de la cour vint m'annoncer que le roi désirait me parler le lendemain à 10 $^1/_2$ heures. Un moment j'eus le vertige. Quelle idée, en effet, ne me faisais-je pas d'un monarque, moi, pauvre Suisse qui ne connaissais d'autres digni-

taires que notre bailli et notre landammann !

Le cœur me battait fort quand je me rendis au palais. A l'entrée, la sentinelle me demanda : « Où allez-vous ? » — « Chez Sa Majesté ! » répondis-je. Dans l'antichambre, où six laquais étaient de service, même question et même réponse. « Impossible d'arriver au roi sans placet, dirent-ils ; si vous en avez un, il faut nous le remettre. » Surpris de cette exigence, je répliquai tout naïvement : « C'est le roi lui-même qui m'a donné rendez-vous. » Ces paroles amadouèrent les valets, qui m'ouvrirent poliment la porte d'une autre salle. Je me croyais dans l'appartement de Sa Majesté, mais je ne vis que des généraux et des officiers d'état-major. Un chambellan alla m'annoncer ; en rentrant, il me pria, avec les formes les plus cérémonieuses, d'attendre un peu. Au bout d'un quart d'heure, un

autre chambellan vint me chercher et me conduisit dans un cabinet, où presque aussitôt le roi parut.

Son extérieur était sans prétention, ses manières empreintes d'une gravité bienveillante, nulle trace d'intimidation : « Vous êtes le peintre en miniature ? » me dit-il d'un ton affable. « Aux ordres de Votre Majesté, » balbutiai-je, puis mon embarras s'évanouit ; du coup, je compris que le roi était un homme aussi. Il continua en me montrant un médaillon : « Je désire mon portrait de cette forme et de cette grandeur. » — « Quand Votre Majesté daignera-t-elle poser ? » demandai-je avec aplomb. — « Demain à cette heure-ci. » Je fis ma révérence et me retirai.

Le lendemain, sans avoir rien à démêler avec les sentinelles de tout grade, je parvins d'emblée au cabinet de Sa Majesté. Le roi me dit de choisir une salle bien éclairée ; la meilleure

me parut être sa chambre à coucher. Les séances commencèrent ; elles étaient d'un quart d'heure chaque jour. L'œuvre achevée, le roi la prit lui-même de mes mains, exprima sa satisfaction et me fit compter six louis d'or. Mais l'argent n'était rien, à mes yeux, en comparaison de l'honneur acquis.

Ma réputation s'étant accrue parmi les nobles et belles dames de la cour, elles me confièrent le soin de transmettre à la postérité leurs traits charmants. Un jour Mlle de Bauer me conduisit chez M. le conseiller Dannecker ; j'y vis des objets d'art rapportés de Paris par le comte Rostopschin, ancien gouverneur de Moscou, à qui je fus heureux d'être présenté. Je fis en même temps la connaissance de plusieurs généraux et comtes, qui occupèrent beaucoup mes pinceaux et me rétribuèrent largement. Au mois de mai, l'honneur m'incomba de donner tous les matins une leçon à

la princesse de Hohenlohe et à Mlle de Hittland ; à l'issue de la séance, j'avais le plaisir de déjeuner avec ces dames.

Sur ces entrefaites, mon plus zélé protecteur, le prince de Hohenlohe, tomba en disgrâce. Catastrophe irréparable, car les commandes baissaient déjà. La saison était trop mauvaise pour quitter Stuttgard, quoique la vie fût chère et le gain presque nul. Dans un de mes trop nombreux moments de loisir, je me souvins que le prince Salm de Ravensbourg s'était promis de faire peindre son épouse et ses deux enfants si le sort me conduisait dans le voisinage de sa résidence. Je lui écrivis et, le 6 janvier 1818, la poste m'emportait loin de Stuttgard. Le prince de Salm était toujours dans les mêmes dispositions à mon égard ; les portraits de la princesse et des jeunes princes terminés, il me recommanda chaudement au prince de Waldsée, qui vint tout

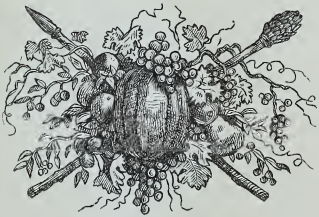
exprès à Ravensbourg. Mes œuvres dépassèrent son attente, m'assura-t-il, et sur l'heure il me chargea de peindre ses deux enfants. Le 25 janvier, le prince de Salm me conduisit dans sa propre voiture à Waldsée. Les portraits furent exécutés en dix jours et à l'entière satisfaction de la noble famille.

Mon plan était de rentrer en Suisse. En repassant par Ravensbourg, je fis une visite au prince de Salm. « Vous arrivez à propos, s'écria l'aimable princesse, car je reçois à l'instant de Carlsruhe une lettre de la princesse de Hohenlohe qui vous réclame pour peindre la princesse Amélie de Hochberg, fiancée au prince de Donaueschingen. » Sans balancer, je pris la diligence de Carlsruhe. Ma première visite fut pour mon cher protecteur, le prince de Hohenlohe, qui montra quelques-uns de mes ouvrages à la princesse Amélie. Cette dame me fit mander aussitôt ; son por-

trait réussit et me valut des commandes. La grande-duchesse elle-même finit par m'appeler à Baden-Baden. En allant prendre congé de M. de Dellenborn, je rencontrai chez ce général le célèbre paysagiste Kunz, qui porta aux nues un miniaturiste nommé Heigel, dans l'intention évidente de me ravaler ; aussi le général me conseilla-t-il de partir sans retard et il n'eut pas besoin de me le répéter. Je recueillis pour ma nouvelle production les compliments de la grande-duchesse et ceux de son entourage ; la princesse, à qui j'avais laissé le soin de fixer mes honoraires, m'envoya huit louis d'or.

Heureux de ce succès, je jugeai prudent de ne pas braver davantage les envieux. Plusieurs artistes de Carlsruhe, accourus à Baden, me regardaient de travers ; un peintre de mes amis, M. Keller, m'avoua que le professeur Becker lui avait dit : « Les

excellents portraits de M. Brunschweiler lui ont attiré beaucoup d'ennemis, qui se répandent en critiques de la dernière injustice. » La sagesse me conseillait de battre en retraite devant l'intrigue et la jalousie ; d'ailleurs, jamais les séductions de la vie des cours ne m'amèneront à dire : « Il fait bon demeurer ici, plantons-y notre tente. »



En traduction :

LE PAUVRE HOMME DU TOGGENBOURG.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01